

SOMMAIRE

- Le mot du Président
- La guerre du Pacifique (2è partie)
- A Ypres 1914-1918, l'aide à la population sinistrée
- Le récit de la bataille de Waterloo
- L'activité culturelle MONCHARTOURN du 12 mai 2012 :
 « Sur les traces de l'Empereur »
- Le musée national de la Résistance
- Bulletin d'inscription

Cher Camarade,

Avec le printemps qui arrive, nous renouons avec les activités. Les cercles OR du Hainaut ont marqué leur accord pour continuer l'activité MONCHARTOURN qui, auparavant, était un exercice tactique monté par les S3 des trois cercles et, à l'heure actuelle, est devenue depuis 2009 une activité culturelle qui développe un épisode de l'histoire militaire. Une des missions des cercles est d'ailleurs de promouvoir le devoir de mémoire pour les membres mais aussi et surtout pour les jeunes générations.

Cette année, il revient au cercle de Charleroi, d'organiser la journée qui aura pour thème « Sur les pas de l'Empereur ». Celle-ci aura lieu le samedi 12 mai au départ de Charleroi.

A ce sujet, je vous invite à lire l'invitation qui se trouve à l'intérieur de ce Contact pour tous les détails et de participer, en famille ou avec des amis, à cette activité orchestrée par notre ami André Balériaux, passionné d'histoire militaire et auteur chevronné d'ouvrages historiques.

A l'approche du bicentenaire de la bataille de Waterloo, c'est l'occasion de se remettre en mémoire cette bataille dont l'issue a conduit au partage de l'Europe. A ce titre, vous trouverez, dans ce Contact, un article sur la bataille qui, je pense, vous incitera à être des nôtres le 12 mai prochain.

J'attire aussi votre curiosité par une exposition qui se déroule en ce moment au musée royal de l'Armée et qui a pour thème : « Bric à brac de soldats entre la vie et la mort ».

L'exposition, qui est l'œuvre de Torbjorn LENSKOG, un des directeurs artistiques les plus réputés de Suède, met en œuvre plus de dix mille objets militaires du 18^e siècle à nos jours du Japon, d'Allemagne, de France, de Grande-Bretagne et de Suède. (info sur le site du MRA www.museedelarmee.be).

Des membres de notre association, et je les en remercie, envoient également des articles qui cultivent notre réflexion. C'est ainsi que vous découvrirez un papier sur le front de l'Indépendance, le musée national de la Résistance qui rend hommage à ses femmes et ses hommes qui sont restés debout face à l'occupant et bien souvent au péril de leur vie.

Bonne lecture,

Le Président

La guerre du Pacifique (suite –partie 2)

Le raid DOOLITTLE

L'attaque-surprise contre Pearl Harbor le 7 décembre 1941 ne fut pas considérée par les Américains comme une défaite, mais comme une infamie. Il faut rappeler qu'au moment où les forces combinées menées par l'amiral Nagumo frappaient le port de l'archipel hawaïen, le Japon n'avait pas encore déclaré la guerre aux États-Unis.

L'idée de bombarder l'archipel nippon en guise de revanche est venue très tôt, mais l'Océan Pacifique est bien vaste et le Japon était résolument hors de portée.

Au début du conflit, au vu de l'inexorable expansion japonaise, le moral des américains était au plus bas.

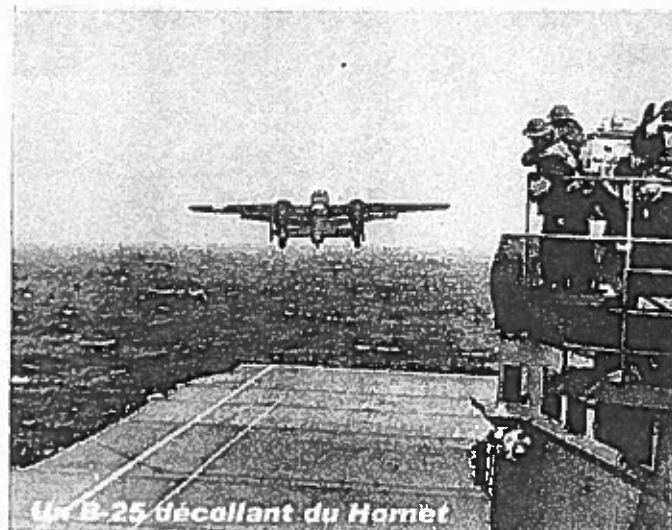
Il était urgent de marquer des points, même symboliquement, contre un ennemi qui dominait insolemment le Pacifique.

En février 1942, pour remonter ce moral défaillant et montrer à l'adversaire qu'il n'était pas à l'abri des coups, le capitaine Francis Low imagina une opération surprise sur le Japon. C'était vraiment une gageure, car la machine de guerre américaine commençait à peine à se mettre en route et le Soleil Levant régnait sur une vaste partie de l'Océan Pacifique.

On fit appel pour cette mission à un personnage peu ordinaire, le lieutenant-colonel Doolittle, aviateur hors du commun.

Pour ce projet qui ressemblait à un pari un peu fou, Doolittle opta pour des bombardiers North American B-25 "Mitchell". Faire décoller des appareils de cette taille, absolument pas conçus pour intervenir depuis un porte-avions, n'était pas une mince affaire. Après des essais à terre, on embarqua seize B-25 modifiés à bord du porte-avions Hornet.

Le 18 avril 1942, les seize bombardiers, bientôt suivis de quinze autres décollèrent du Hornet qui croisait à 1150 km du Japon et larguèrent leurs bombes sur Tokyo sans rencontrer d'opposition réellement efficace, tant l'effet de surprise était grand. Les appareils ne pouvant se poser sur le porte-avions, il était prévu qu'ils atterrissent en Chine. En aucun cas le retour et l'appontage sur le "Hornet" n'étaient envisageables. Une zone de turbulences empêcha les équipages de trouver leur terrain d'atterrissage. Certains sautèrent en parachute au-dessus de la Chine. Un appareil se posa même à Vladivostok (URSS). Sur les 80 hommes d'équipage, 71 survécurent.



Matériellement parlant, ce raid ne fut guère destructeur et ne gêna pas l'industrie militaire nippone. En revanche, l'impact psychologique fut important, tant aux U.S.A. qu'au Japon. Le moral revint aux Américains; quant aux Japonais, ils furent tellement surpris par ce raid qu'ils crurent un moment à une attaque de leur vieil ennemi soviétique.

Ce qui est resté sous le nom de "raid de Doolittle" eut néanmoins des conséquences importantes. L'amiral Yamamoto décida d'agrandir la zone de protection autour de l'archipel sur son flanc est, ce qui l'amenait nécessairement à dégarnir d'autres secteurs. Cette modification dans la stratégie maritime japonaise préludera à la bataille de Midway.

L'objectif était atteint: les américains avaient démontré au Japon qu'il n'était pas à l'abri. Ce n'était qu'un avant-goût du déluge de feu qui allait bientôt s'abattre sur l'archipel du Mikado

Midway... Le tournant de la guerre

Les rares personnes à Pearl Harbor qui connaissaient les attributions du capitaine de corvette Joseph Rochefort lui connaissaient volontiers quelques faiblesses. Ainsi, cet homme, chef du renseignement du XIV^e district naval, vêtu d'une antique robe de chambre rouge, pouvait travailler vingt heures d'affilée, puis se laisser aller à un somme dans son bureau. En revanche, nul ne mettait en doute les dons extraordinaires de Rochefort en matière de décryptage. En 1940, il avait réussi à déchiffrer le JN-25, code de la marine japonaise. Comme il découvrit par la suite que les Nippons projetaient de s'emparer Fort Moresby, il permit à la Task Force, grâce à ses indications, d'intervenir dans la mer de Corail.



Le capitaine Joseph Rochefort

A présent, en ce milieu de mai 1942, Rochefort ne doutait pas que l'ennemi préparait une nouvelle opération d'envergure. L'Ether bourdonnait de messages japonais: leur volume prouvait qu'il s'agissait d'une attaque sérieuse. Mais où ? En étudiant les messages interceptés, Rochefort remarqua la répétition des lettres AF et devina qu'elles représentaient l'objectif nippon.

Le capitaine se rappela que, au début de la guerre, les Japonais avaient utilisé des groupes de deux ou trois lettres, commençant toujours par un A, pour désigner divers points du Pacifique. AH pour Pearl Harbor; AG pour les récifs de la Frégate Française, ou des sous-marins avaient ravitaillé des hydravions japonais. Rochefort se souvint d'un message intercepté adressé à ces appareils leur recommandant d'éviter un lieu voisin désigné par le sigle AF.

Il en déduisit que ces lettres se référaient à l'île voisine de *Midway*. Depuis la perte de Wake, ce petit atoll constituait la position la plus occidentale dans le Pacifique où flottait encore le drapeau américain.

Certains des supérieurs de Rochefort se montrèrent sceptiques. Avant l'attaque de Pearl Harbor, les japonais avaient gardé le silence le plus strict; pourquoi, à présent, enverraient-ils des messages concernant une autre attaque importante? En admettant qu'ils en envisagent une, pourquoi ne s'agirait-il pas des Aléoutiennes? De nombreux messages interceptés comprenaient des groupes de lettres censés représenter certaines îles de l'archipel. peut-être les japonais visaient-ils plus loin que *Midway*; les Aléoutiennes pouvaient fort bien leur servir de tremplin pour attaquer l'Alaska, voire la Californie.

Rochefort proposa de tester l'hypothèse qu'il avançait. Avec l'assentiment de l'amiral Nimitz, le nouveau commandant en chef de la flotte du Pacifique, on donna secrètement l'ordre à *Midway* d'envoyer un faux message en clair, signalant que l'usine de distillation d'eau était en panne. Deux jours plus tard, un message japonais intercepté indiquait que AF manquait d'eau.

L'objectif premier du Japon était bien *Midway*, mais en vue d'une fin précise. Tokyo raisonnait de la façon suivante: une attaque contre *Midway* servirait d'appât pour attirer la flotte américaine du Pacifique dans une bataille où elle pourrait facilement être anéantie.

Cette flotte avait bien été affaiblie par l'attaque de Pearl Harbor, mais elle constituait encore une menace pour les opérations japonaises dans le sud et, comme l'avait démontré le raid de Doolittle à partir de porte-avions, elle risquait un jour d'être dangereuse pour le Japon lui-même. Il fallait la détruire sans attendre.

Dans son plan de bataille, l'amiral Yamamoto, l'extraordinaire commandant en chef de la marine japonaise, préconisait une armada supérieure encore à celle de Pearl Harbor : 8 porte-avions, 11 bâtiments de ligne, 20 croiseurs, 60 destroyers, 15 sous-marins, 30 bâtiments auxiliaires et 16 navires de transport de troupes. Pour l'aviation, il faudrait prévoir plus de 700 appareils, embarqués sur des porte-avions et opérant depuis le Japon.

L'utilisation de pareilles forces nécessitait le type de stratégie complexe que Yamamoto appréciait particulièrement. Les sous-marins agiraient en premiers en établissant une surveillance entre *Midway* et Hawaï, qui permettrait de signaler tout mouvement de navires à l'ouest de Pearl Harbor. Puis, pour faire diversion, une force d'attaque du nord effectuerait un raid aérien sur Dutch Harbor, base américaine dans les Aléoutiennes, et s'emparerait de Kiska et d'Attu, les îles les plus occidentales de cet archipel. Tandis que les Américains défendraient les Aléoutiennes, les appareils de la première force d'attaque de porte-avions, réduiraient les défenses de *Midway*, afin de permettre aux transports de troupes de débarquer 5 000 hommes. Lorsque la flotte du Pacifique appareillerait enfin de Pearl Harbor pour secourir *Midway*, la principale force de Yamamoto, qui maintiendrait une surveillance à plusieurs centaines de milles de là, rejoindrait les bâtiments de *Midway* pour chasser les Américains. A lui-seul, le navire de Yamamoto, qui avec ses 69 100 tonnes était le plus grand cuirassé du monde, pouvait, en une seule salve de ses canons de 457 mm, projeter 13 tonnes d'acier à plus de 40 kilomètres.

Yamamoto disposait du fer de lance de la marine aéronavale japonaise. Le vice-amiral Nagumo, qui avait dirigé l'attaque de Pearl Harbor, commandait la 1^{re} force de porte-avions. A bord de son navire amiral Akagi de 34 000 tonnes, un tacticien, le commandant Genda, attaché naval à Londres, avait été rappelé par Yamamoto pour superviser l'attaque de Pearl Harbor.

Fin mai, Yamamoto fit appareiller sa flotte. Il était sûr de lui et ne semblait avoir aucun doute sur l'issue. Voici quel était le rapport des forces. Porte-avion: 3 pour les Américains, 8 pour les Japonais; croiseurs: 8 et 20; destroyers 14 et 60. Si les Américains avaient légèrement l'avantage pour les sous-marins: 19 contre 15, ils ne pouvaient opposer aux 11 bâtiments de lignes japonais aucun des six navires de combat rescapées de Pearl Harbor, car ils étaient trop endommagés. A *Midway*, 100 avions U.S. seulement se tenaient prêts à affronter les 650 appareils japonais.

Toutefois, il manquait à Yamamoto de nombreux éléments d'appréciation. Pearl Harbor n'apparaissait pas aussi catastrophique que les Américains eux-mêmes le supposaient. Les assaillants avaient négligé les chantiers navals et le parc de réservoirs, si vital, ou se trouvaient entreposés 4,5 millions de barils de fuel; si ces installations avaient été bombardés, la flotte du Pacifique aurait dû se replier sur la côte ouest. De plus, aucun des porte-avions n'avaient été touché pour la bonne raison qu'aucun n'était au port au moment de l'attaque.

Yamamoto était également mal renseigné sur un autre point: il possédait de fausses informations sur les porte-avions ennemis. D'après ces dernières, le Yorktown et le Lexington auraient été coulés dans la mer de Corail; en fait bien qu'il fût très endommagé, le Yorktown était récupérable. En outre, le service de renseignement japonais avait indiqué par erreur que le Hornet et l'Enterprise, deux autres porte-avions américains, opéraient très loin de *Midway*, près des îles Salomons.

A la connaissance de Yamamoto, aucun porte-avions ennemi ne se montrerait; aussi pensa-t-il de ne pas prendre de risque en dispersant ses unités. Il les répartit en dix groupes, à plusieurs centaines de milles les uns des autres. Ils devenaient donc vulnérables même pour un adversaire inférieur en nombre, surtout s'il était au courant de ses mouvements.

Le 26 mai, le Hornet et l'Enterprise, que Yamamoto croyait dans le Pacifique Sud, apparurent devant Pearl Harbor avec le reste de la Task-force 16. Nimitz leur avait ordonné de revenir au plus vite. Le Yorktown malgré ses avaries, traînant une nappe de mazout longue de 10 milles, arrivait en tête de la task-force 17. De l'avis de son commandant, il fallait quatre-vingt-dix jours pour le remettre en état. Nimitz lui accorda un délai de soixante-douze heures seulement.

A *Midway*, à 1 150 milles à l'Ouest, on se préparait aussi. On élevait des blockhaus dans les sables de l'atoll, on creusait des tunnel, on déroulait des kilomètres de barbelés, on enterrait des tonnes de mines dans les plages, on mettait en place des batteries de D.C.A. expédiées en toute hâte de Hawaï.

Pour compléter les 37 avions vétustes de *Midway*, on envoya ce que la marine américaine pouvait fournir de mieux: 30 bombardiers de reconnaissance Catalina et 32 appareils embarqués dont les chasseurs Wildcat, des avions torpilleurs Avenger et des bombardiers en piqué Dauntless. L'armée fournit en plus quatre Marauder B-26, équipés en torpilles, et quinze B-17.

Les pistes ne tardèrent pas à disparaître sous les avions; les Catalina étendirent leur rayon de surveillance à 700 milles. Ces reconnaissances allaient pouvoir aider considérablement les porte-avions en leur permettant de localiser la flotte ennemie, mais Nimitz prévint les défenseurs de *Midway* qu'il ne leur faudrait pas compter sur le soutien de ses navires. L'île était seule. Quoi qu'il pût arriver, les porte-avions devaient rester embusqués jusqu'à ce que la 1^e flotte de Nagumo tombât dans le piège.

Ce n'était pas un piège compliqué: une fois que les appareils des quatre embarqués de Nagumo auraient décollé pour attaquer *Midway*, ceux des Américains iraient détruire les porte-avions ennemis.

Le 28 mai, deux jours après que la force de Nagumo eut quitté la baie de Tokyo en direction de l'est, le Hornet, l'Enterprise et les neuf destroyers de la Task-force 16, appareillaient de Pearl Harbor vers l'ouest. Au cours des deux jours qu'elles avaient passés au port, la Task-force 16 avait changé de commandant, en raison de l'hospitalisation du vice-amiral Halsey, atteint d'une dermatite aiguë. Le contre-amiral Spruance, responsable des croiseurs, allait le remplacer provisoirement. Bien qu'il n'eût pas d'expérience des porte-avions, il se révélait néanmoins un technicien, doué d'une vive intelligence et d'une rigueur mathématique et, comme les événements ne manqueraient pas de le prouver, d'un esprit de décision.

La Task-force 17 - le Yorktown, deux croiseurs et cinq destroyers - quitta le port le 30 mai. Sur la passerelle du Yorktown se tenait le contre-amiral Fletcher, à la tête des deux importantes flottes.

Le 2 juin, les forces faisaient leur jonction en un lieu qui portait un nom riche d'espoir : "Point luck" - le point de la chance - à 325 milles au nord-est de *Midway*. Pendant la traversée, on avait montré à quelques officiers d'élite un document d'une remarquable précision dû au capitaine de corvette Edward Layton. Celui-ci présentait le plan d'attaque de *Midway* et indiquait même la direction d'ou viendrait les porte-avions de Nagumo (du nord-ouest à 325°) et le point où on les apercevrait (à environ 175 milles de *Midway*). Un des officiers stupéfait, ne parvint pas à croire qu'on eût pu réaliser cette étude depuis un bureau de Pearl Harbor. " Le type que nous avons à Tokyo ne vole certes pas l'argent qu'il reçoit de nous " dit-il.

Pendant que la Task-force 16 et 17 attendaient que les porte-avions japonais tombent dans leur embuscade aérienne, une troisième formation, sous les ordres du contre-amiral Théobald, traversait les eaux du golfe de l'Alaska. Théobald pensait qu'une offensive japonaise sur les Aléoutiennes était improbable. Il estima, en conséquence, que le véritable objectif de l'ennemi ne pouvait être que l'Alaska. Aussi plaça-t-il ses croiseurs et ses destroyers là où il jugea qu'ils serviraient le mieux : au large de l'Alaska.

La formation de Théobald se trouvait à plus de 500 milles de Dutch Harbor lorsque à l'aube du 3 juin, cette base américaine dans l'est des Aléoutiennes fut attaquée par 12 avions du Ryujo, l'un des deux porte-avions de la force de diversion Nord. Les agresseurs bombardèrent les casernes de la base, tuant 25 de leurs occupants.

Nimitz apprit ce raid par des messages radio de la base que captèrent ses opérateurs. Un peu plus tard, un second indice l'alertait à nouveau: à 9 heures, un jeune enseigne, Jewell Reid, qui pilotait un Catalina à l'extrême limite de son rayon d'action, à 700 milles au sud-ouest de *Midway*, aperçut un grand nombre de navires qui se dirigeaient vers lui. Reid envoya par radio un message laconique à Midway -- " Corps principal " -- puis se livra pendant deux heures, à une série d'observations. Il avait compté 11 navires japonais, quand *Midway* lui intima l'ordre de rentrer à la base.

Au même moment, d'autres Catalina avaient repéré des bâtiments dans cette zone, et neuf forteresses volantes quittèrent Midway pour les attaquer. L'après-midi était bien avancé, lorsque les B-17, volant à haute altitude, se présentèrent au dessus des navires ennemis et lâchèrent leurs bombes. A leur retour, ils déclarèrent avoir touché deux navires de ligne, ou croiseurs lourds, et deux bâtiments de transport. En réalité, ils n'en avaient atteint aucun. A la tombée de la nuit, quatre Catalina équipés de torpilles repartirent à l'attaque et endommagèrent un ravitailleur.

Les télégrammes en provenance de *Midway* pleuvaient sur Pearl Harbor, et Nimitz comprit ce qui avait échappé aux défenseurs de l'île : les navires qu'ils avaient attaqués ne représentaient qu'un élément de la force d'invasion nipponne partie de Saipan, au sud-ouest de *Midway*. Ce n'était pas le " Corps principal ". En effet, la 1^e force de porte-avions de l'amiral Nagumo ne s'était pas encore montrée, et le moment venu c'est au nord-ouest qu'elle arriverait.

Craignant que Fletcher et Spruance aient pu apercevoir les messages radio de l'aviateur de *Midway*, Nimitz le leur transmit avec la mention suivante : " Il ne s'agit pas, je répète, il ne s'agit pas, de la force principale de l'ennemi ". Cette nuit là, les Task-force 16 et 17 quittèrent Point Luck pour une position située à 200 milles au nord de *Midway*.

Cependant, l'amiral Nagumo approchait rapidement de *Midway*, venant du nord-ouest; les seuls renseignements dont il disposait lui étaient communiqués par ses avions de reconnaissance. Yamamoto avait appris que les navires de transport de Saipan étaient repérés, mais il ne pouvait prévenir Nagumo sans risquer de révéler sa propre position aux opérateurs radio américains à l'écoute.

Nagumo ignorait aussi que les sous-marins envoyés en mission de reconnaissance entre Hawaï et *Midway* étaient arrivés trop tard; les Task-force 16 et 17, qui connaissaient les plans japonais, étaient déjà passées.

Le 4 juin à l'aube, à bord des porte-avions de la 1^e force d'attaque, les pilotes de Nagumo réunis pour le briefing partageaient les châtaignes et le saké froid, repas traditionnel des guerriers avant la bataille. Au dessus de leurs têtes, la moitié des avions dont disposait Nagumo étaient en place sur les ponts d'envol jaune brillant, prêts à décoller. Sous leurs pieds, on armait l'autre moitié de torpilles destinées aux navires américains, qui réagiraient sûrement à l'attaque.

Les premières lueurs de l'aube apparaissaient à l'horizon, lorsque débuta le rituel des porte-avions. Les sirènes rugirent. L'Akagi se plaça sous le vent. Les haut-parleurs retentirent : " Pilotes, à vos appareils! " 108 moteurs vrombirent.

A 5h. 34, le lieutenant Howard Ady, qui pilotait un Catalina à environ une heure de *Midway*, repéra les porte-avions japonais et rendit compte que des avions se dirigeaient sur l'île. A 5h. 53, le radar de *Midway* détectait les avions à 93 milles. Vingt minutes plus tard, tous les appareils de la base avaient décollé. Les bombardiers se dirigeaient vers les porte-avions japonais, au nombre de quatre : l'Akagi, le Kaga, le Soryu et le Hiryu.

En même temps, les six chasseurs Wildcat et les 20 Buffalo tournoyant autour de l'île plongèrent sur les bombardiers japonais qui approchaient et en abattirent trois. Mais, comme les chasseurs reprenaient de l'altitude, l'escorte de Zero japonais, plus rapides, fit son apparition. En vingt-cinq minutes, 17 chasseurs américains furent abattus et sept mis hors de combat.

Semblables à un typhon, les appareils de Nagumo -- 108 bombardiers en piqué, avions torpilleurs et Zero -- rugissaient au-dessus de l'île. La D.C.A. de *Midway* ouvrit le feu, incendiant quelques-uns d'entre eux. Mais les bombes pleuvaient. Sur les 3 000 soldats qui défendaient l'île, 24 furent tués, 18 blessés : le hangar à hydravions, le dépôt de fuel, la centrale électrique, le dispensaire, l'usine de traitement des eaux explosèrent. Mais lorsque le dernier Zero eut cessé de mitrailler, qu'il eut disparu au-dessus de l'eau, il fallut bien constater que les pistes de *Midway* et ses batteries de D.C.A. restaient intactes. Joichi Tomonaga, à la tête de la formation japonaise, envoya à Nagumo un message radio : "Second raid nécessaire." Nagumo, de son côté, parvenait à la même conclusion. En deux heures, sa flotte avait été attaquée cinq fois par des bombardiers de *Midway*. Le tir de barrage des navires de protection et le feu meurtrier des Zero avaient donné d'excellents résultats. Sept sur dix des avions torpilleurs américains et huit bombardiers en piqué étaient tombés à la mer sans réussir à toucher un navire.

Mais Nagumo ne pouvait s'endormir sur ses lauriers. Il fallait détruire la force de bombardement américaine, si on voulait s'emparer de *Midway*. Il ordonna de réarmer avec des bombes les avions torpilleurs qu'il avait fait mettre en réserve pour le cas où des navires ennemis hanteraient les parages. L'opération prit environ une heure.

A 7h. 28 du matin, la moitié des bombardiers de Nagumo s'apprêtait à décoller en direction de *Midway*, lorsqu'un avion de reconnaissance de retour de patrouille rendit compte de sa dernière observation : " Dix navires de surface ennemis repérés. "

Nagumo, tout d'abord, eut un sourire de satisfaction : la flotte du Pacifique avait donc finalement mordu à l'hameçon! Puis une pensée qui le glaça lui traversa l'esprit : si, en dépit des rapports précédents, les navires américains signalés comptaient un porte-avions, sa propre flotte se trouvait à présent à portée des appareils ennemis. Nagumo tenta fiévreusement de découvrir ce qu'il en était, mais n'obtint aucune réponse de son avion de reconnaissance. A 8h. 09 seulement, un nouveau rapport du pilote lui parvint: " Cinq croiseurs, cinq destroyers. " Nagumo poussa un soupir de soulagement. Mais à 8h. 20 arrivait le troisième message suivant : " Porte-avions ennemi semble approcher à l'arrière de la flotte. "

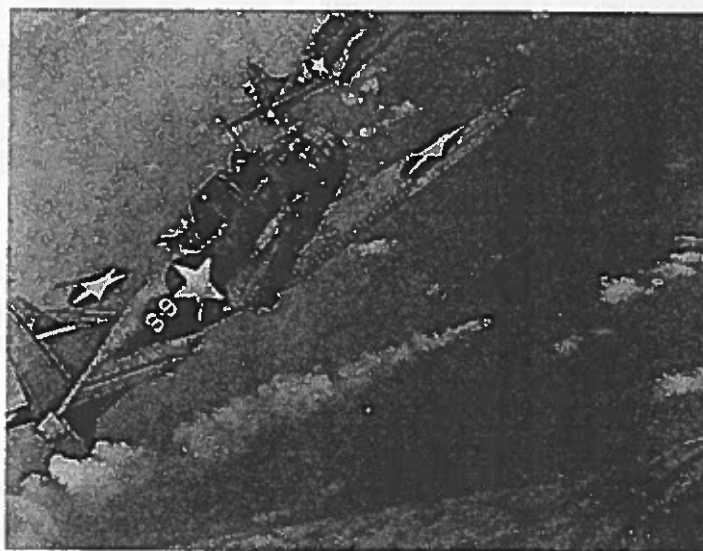
Nagumo eut l'impression de recevoir un coup de massue. Il avait lancé tous ses Zero sur les avions de *Midway*, qui attaquaient. Tous ses avions torpilleurs avaient été réarmés avec des bombes. Nagumo leur ordonna alors de reprendre des torpilles, ce qui lui fit perdre à nouveau une nouvelle heure précieuse. Dans leur précipitation, les équipages commirent une erreur fatale. Ils laissèrent sur le pont les bombes sans les désamorcer.

Ensuite, l'affaire se compliqua. Tomonoga, le chef de l'escadrille, et ses avions de la première vague d'attaque sur *Midway*, touchés, à court d'essence, insistèrent pour se poser.

Chaque minute perdue par Nagumo le mettait un peu plus à la portée des appareils du porte-avions américain. Et, pourtant, il hésitait. Arpentant la passerelle de L'Akagi, brusquement le se tourna vers le chef des opérations, le commandant Genda, dont l'opinion valait de l'or aux yeux de Yamamoto, et qui, en cette occasion, prit la décision à la place de l'amiral. En premier lieu, il fallait récupérer les appareils du raid sur *Midway* et leur escorte de Zero pendant qu'il en était encore temps ; en deuxième lieu, regrouper les navires qui étaient écartés et s'approcher de la flotte ennemie ; enfin, suivant le plan initialement conçu, lancer une puissante attaque aérienne et écraser la flotte américaine du Pacifique.

Spruance, à bord de l'Enterprise, se livrait à des calculs rapides. Sa radio avait intercepté le message du pilote du Catalina à *Midway*, à 5h. 34 du matin, qui signalait pour la première fois les porte-avions de Nagumo. Sur les instructions de Fletcher, Spruance avait fait avancer à toute vitesse la Task-force 16, tandis que Fletcher attendait le retour de la formation envoyée à l'aube par la Task-force 17. Spruance savait à ce moment-là que, dans trois heures au plus, il serait à moins de 100 milles de la flotte de Nagumo, ce qui représentait une distance confortable pour que ses chasseurs puissent procéder à une attaque. Mais en trois heures, il ne l'ignorait pas, il pouvait perdre son principal avantage réel : l'effet de surprise. Il lui fallait donc faire prendre tous les risques à ses avions. Et c'est ce qu'il fit.

A 7h.02, les Japonais se trouvaient à près de 170 milles, soit le rayon d'action maximal pour les chasseurs américains. Spruance, qui n'avait jamais commandé de porte-avions lança les 67 bombardiers en piqué, les 29 avions torpilleurs et les 20 chasseurs de l'Enterprise et du Hornet. Deux heures plus tard, Fletcher envoyait depuis le Yorktown une escadrille de 12 avions torpilleurs et un groupe d'attaque de 17 bombardiers en piqué et de six chasseurs.



Du Hornet, 35 bombardiers en piqué et 10 chasseurs foncèrent sur la position qu'on leur avait fixée pour ne rien y trouver, car Nagumo s'était dirigé vers le nord-est à la poursuite de la flotte du Pacifique. Les appareils du Hornet prirent la direction du sud vers *Midway* et ne découvrirent jamais les navires de Nagumo. Deux escadrilles de l'Enterprise, Bombing-6 et Scouting-6, sous les ordres du Lieutenant Commander Wade McCluski, ne les trouvèrent pas non plus. Mais McCluski fit virer ses avions vers le large, au lieu de prendre la direction de *Midway*, et partit à la recherche de l'ennemi.

Pendant ce temps, l'escadrille de torpilleurs Torpedo-8 du Hornet avait découvert les porte-avions de Nagumo, mais son escorte de chasseurs s'était dirigées vers *Midway* avec les 35 bombardiers du Hornet. Un essaim de Zero piqua sur les avions torpilleurs sans protection et les abattit. Quelques appareils réussirent à lancer leurs torpilles, mais celles-ci manquèrent leur but.

Torpedo-6, de l'Enterprise, suivit le groupe du Hornet. Le Lieutenant Commander Gene Lindsey, chef de l'escadrille avait des chasseurs, mais ils se trouvaient à 4 500 mètres dissimulés au-dessus des nuages et attendaient un message pour prendre part au combat. Celui-ci ne leur parvint jamais. Les Zero descendirent 10 bombardiers, y compris celui de Lindsey. Les quatre autres lancèrent leurs torpilles avant de s'échapper mais, là encore, sans résultat.

L'escadrille Torpedo-3 du Yorktown découvrit à son tour la flotte de Nagumo. Son escorte, composée de six chasseurs Wildcat, sous les ordres du Lieutenant Commander Jimmy Thach, se battit avec acharnement et régla leur compte à un bon nombre de Zero, que d'autres remplaçaient immédiatement. Comme le dit Thach plus tard : " On se serait cru à l'intérieur d'une ruche. " En dessous, d'autres Zero fonçaient sur des unités de Torpedo-3 qui arrivaient en renfort. Sept d'entre eux explosèrent l'un après l'autre. Cinq autres, réussirent à lancer leurs torpilles : aucune n'atteignit son objectif. Trois appareils furent encore abattus, alors qu'ils essayaient de s'éloigner. Il ne restait plus que 54 avions sur les 200 de la force américaine.

Nagumo se sentait réconforté. En l'espace de trois heures, ses navires n'avaient pas essuyé moins de huit attaques aériennes de la part des Américains. Et, pourtant, on n'avait à déplorer que des dégâts de mitraillage. Dans le même temps, il avait récupéré 93 de ses avions qui, ayant fait le plein, se tenaient prêts à repartir. A présent, pensait Nagumo avec satisfaction c'était à lui d'attaquer. A 10h.24 du matin, le premier Zero décollait du pont de l'Akagi.

A ce moment précis, les veilleurs le l'Akagi et du Kaga crièrent en même temps : " Bombardiers en piqués ennemis ! " Les équipages levèrent les yeux, incrédules. Tout là-haut, de petits avions gris, leurs ailes ornées d'étoiles blanches, se détachaient l'un après l'autre pour se précipiter sur eux. Aucun Zero de Nagumo n'évoluait assez haut pour écarter les bombardiers en piqué ; tous avaient eu trop à faire à basse altitude face aux torpilleurs américains.

Le Commandant Fuchida, qui avait dirigé l'offensive de Pearl Harbor, se tenait sur le pont d'envol de l'Akagi. A présent, il apprenait ce que signifiait : se trouver du mauvais côté. " Soudain, des objets noirs se détachaient de leurs ailes, mystérieux et effrayants, raconta-t-il. C'étaient des bombes ! Elles descendaient, droit sur moi ! " Fuchida courut se mettre à l'abri, et se fractura les chevilles en sautant d'un pont à l'autre.

L'attaque se termina aussi vite qu'elle avait commencé. Un énorme cratère s'était ouvert au milieu du navire, sur le pont d'envol. Les monte-charges destinés aux appareils était à nu penché, tordu, " comme du verre fondu ", dit Fuchida. Mais les bombes n'avaient fait que commencer leurs ravages. Pour permettre les décollages, l'Akagi était venu au vent ; les flammes tourbillonnaient à l'arrière; elles gagnèrent le pont d'envol en bois et les avions serrés aile contre aile, faisant sauter les réservoirs de carburant et les torpilles accrochées sous leurs fuselages.

Les bombes qu'on avait laissées empilées n'importe comment sur le pont se mirent alors à exploser. Cinq chasseurs furent réduits en miettes. Un officier fit irruption sur la passerelle. Il cria en suffoquant " les coursives en bas sont en feu; le seul moyen de sortir est de lancer une corde de la fenêtre de la passerelle. "

Nagumo, fit un signe d'assentiment. On jeta une corde depuis un sas sous le vent. Nagumo, que Fuchida suivait de près, se laissa glisser jusqu'au pont d'envol qui brûlait, de là au pont avant, puis il monta à bord de la vedette qui l'attendait pour le conduire au croiseur Nagara, loin de ce bâtiment qui avait été son vaisseau amiral.

Les porte-avions Soryu et Kaga avaient subi des dommages aussi sérieux. 34 avions au moins sur les 37 de Wade McCluski avaient attaqué le Kaga. Quatre bombes atteignirent les soutes à torpilles, qui prirent feu ; les explosions qui suivirent firent sauter une partie importante du navire.

La III^e escadrille de bombardement du Yorktown se chargea du Soryu. Le Lieutenant Max Leslie visa l'emblème du Soleil-levant sur le pont avant et lâcha ses bombes. Le navire tout entier s'enflamma. C'en était fini du troisième des quatre porte-avions géants de Nagumo.

Mais le dernier, le Hiryu, restait en état de combattre. A 10h.40, 18 bombardiers en piqué et six Zero s'ébranlaient pour prendre leur revanche. Prudemment, le Lieutenant Michio Kobayashi commandant de la formation, qui avait également participé à l'attaque de Pearl Harbor, suivit jusqu'au Yorktown des appareils qui rentraient.

A 30 milles de là, 12 Wildcat de la patrouille aérienne de combat du Yorktown fondirent sur les bombardiers japonais et en descendirent 10. Kobayashi et les sept bombardiers restants s'échappèrent, se frayèrent un chemin à travers le tir de barrage des navires qui encadraient le Yorktown, et foncèrent sur le porte-avions. Sept canons rugirent et l'avion de Kobayashi explosa.

Les avions qui se trouvaient dans le hangar du pont prirent feu, mais les hommes bondirent sur le système anti-incendie et le hangar fut écarté. Une deuxième bombe toucha le monte-charge et explosa à l'intérieur du navire, près de la soute à munitions et d'une citerne de carburant à indice d'octane élevé. On évita le pire en noyant la soute avec de l'eau de mer et en enveloppant les citernes de dioxine de carbone. C'est alors qu'une troisième bombe éclata dans les conduits de cheminée. Elle démolit les tuyauteries, mit hors d'usage cinq des six chaudières : le navire s'immobilisa.

Six avions seulement avaient survécu à l'attaque, mais l'un d'eux fit parvenir à Nagumo un message qui lui mit du baume au coeur : " Porte-avions ennemi en flammes! "

A 13 heures, Fletcher arbora sa marque sur le croiseur Astoria et prévint Nimitz que la Task-force 17 resterait pour couvrir le Yorktown : il abandonnerait à Spruance la direction tactique de la bataille. Fletcher venait de quitter le Yorktown, lorsque des équipes de mécaniciens réussirent à remettre les chaudières en marche. Le bâtiment reparti et à 14 heures, malgré ses avaries, il filait 20 noeuds.

Mais les japonais allaient attaquer une seconde fois. Dix avions torpilleurs et six Zero arrivèrent comme l'éclair. Leur commandant Joichi Tomonaga accomplissait sa seconde mission de la journée; il savait que ce serait la dernière. Le matin, au-dessus de *Midway*, son réservoir d'aile avait été gravement atteint : le combustible dont il disposait ne lui permettrait qu'un trajet aller.

Tomonaga en tira le meilleur parti. Pendant que ses Zero s'occupaient des chasseurs du Yorktown, il divisait ses bombardiers pour leur faire attaquer le navire sur les deux côtés, en leur donnant l'ordre de voler à quelques mètres à peine au-dessus de l'eau. Il lança sa torpille; l'instant après, son avion fut touché et explosa. Le Yorktown abattit sur babord; la torpille de Tomonaga le manqua, mais il avait donné le signal de la mise à mort. Quelques minutes plus tard, deux torpilles frappèrent le flanc bâbord. Le mazout jaillit des citernes éventrées. L'eau pénétra à l'intérieur. Le porte-avions s'immobilisa à nouveau et prit 17° de gîte.

A 15 heures, le capitaine de vaisseau Buckmaster donna l'ordre d'abandonner le navire. Après s'être assuré qu'il ne restait plus personne à l'intérieur où régnait l'obscurité, il sauta à la mer et nagea jusqu'à une vedette qui approchait.

Les appareils américains avaient cherché pendant trois heures le dernier porte-avions de Nagumo. Quelques minutes avant que le Yorktown n'eût reçu le coup de grâce, un de ses avions de reconnaissance, parti vers l'ouest, signalait que 10 vaisseaux ennemis se dirigeaient vers le nord, encadrant un porte-avions.

Vers 15h.30, 24 avions décollèrent de l'Enterprise : c'était tout ce que Spruance avait pu rassembler, y compris les 10 avions réfugiés du Yorktown. Une heure et demie plus tard, le chef de formation, le lieutenant Earl Gallaher, repéra des sillages révélateurs et décrivit un demi-cercle vers l'ouest pour attaquer cette fois sous le couvert du soleil couchant.

Les avions de Gallaher piquaient sur le Hiryu, et les quelques Zero que Nagumo possédait encore les suivaient : ils combattaient à présent pour sauver leur dernier pont d'envol. Ils pulvérisèrent trois bombardiers américains, en endommagèrent plusieurs autres et créèrent une telle confusion qu'il n'y eut plus de moyen de savoir quel avion avait atteint son objectif.

Quatre grosses bombes touchèrent leur but. Les avions de l'Hiryu explosèrent. Le tiers du pont d'envol n'était plus qu'un immense brasier. Pendant plus de sept heures, l'équipage s'efforça de sauver le porte-avions mais, peu avant minuit, la chaleur des foyers provoqua une explosion qui fit sauter l'intérieur du navire. Le Hiryu prit 15° de gîte et le commandant Tomeo Kaku donna l'ordre d'abandon.

A la lueur des incendies qui ravageaient le pont d'envol l'amiral Yamagushi, ce brillant officier qui commandait deux des porte-avions engagés dans l'affaire de *Midway* et qui pensait-on, succéderait fort probablement à Yamamoto, s'adressa aux 800 hommes qui allaient quitter le Hiryu " C'est moi seul qui porte l'entière responsabilité de la perte du Hiryu et du Soryu, dit-il. Je resterai à bord jusqu'à la fin. " Il tendit en souvenir sa casquette noire à un aide de camp, envoya ses excuses par radio à Nagumo et versa de l'eau dans une coupe pour un toast d'adieu. On amena le pavillon du Soleil-Levant. Les clairons jouèrent l'hymne national japonais. On remit le portrait de l'empereur à un destroyer proche. Les hommes d'équipage quittaient le navire, lorsque Yamagushi donna ses dernières instructions aux destroyers d'escorte : "Torpillez et coulez le Hiryu. " Les flammes léchaient la passerelle : l'amiral se tourna vers le commandant Kaku et lui dit calmement : " Voyez comme la lune est belle. "

Yamamoto, qui se trouvait à plusieurs centaines de milles à l'ouest apprit peu après midi que trois des quatre porte-avions de Nagumo brûlaient. Il commença à réorganiser sa flotte, tentant désespérément de redresser la situation.



Il fit pleuvoir les ordres. La force d'invasion de *Midway* devait changer de route. Une demi-douzaine de navires de ligne, quatre croiseurs lourds et un sous-marin iraient bombarder les pistes d'envol de *Midway*. Tous les autres navires, y compris les forces envoyées aux Aléoutiennes, devaient poursuivre la flotte américaine.

Il était trop tard. La force des Aléoutiennes avait besoin d'un jour au moins pour arriver. Les unités de couverture de la force d'invasion ne pouvaient pas bombarder *Midway* avant le 5 juin à 3 heures du matin. Et, dès le lever du soleil, l'aviation américaine attaquerait les navires japonais.

Yamamoto devait regarder la réalité en face : c'était la défaite. Le 5 juin à 2h.55 du matin, il ordonna à tous ses navires de le rejoindre à plusieurs centaines de milles à l'ouest. On l'entendit murmurer : " Le prix est trop élevé. " Le message qu'il adressa à sa flotte commençait par ces mots : " L'occupation de *Midway* est annulée. "

Les deux adversaires ne rompèrent pas pour autant le contact. Le 5 juin, en début de matinée, le *Tambor*, un sous-marin américain, aperçut des navires de guerre nippons battant en retraite. En se repliant, les croiseurs *Mogami* et *Mikuma* entrèrent en collision. Le lendemain, les avions de *Spruance* retrouvèrent les navires désarmés ; ils coulèrent le *Mikuma* et mirent le *Mogami* hors d'état de naviguer pendant plus d'un an.

Le même jour, les japonais rencontraient le *Yorktown* que remorquait le destroyer *Hammann*. Un sous-marin nippon coula le *Hamann* et toucha le *Yorktown*. Il sombra le lendemain matin.

Le 6 juin, aux Aléoutiennes, des unités de la marine japonaise occupèrent *Kiska*. Le lendemain, un bataillon débarquait à *Attu*. Ils ne rencontrèrent aucune résistance. Les envahisseurs furent contraints de tenir ces postes avancés, isolés et inutiles, jusqu'au milieu de 1943, date à laquelle les Américains vinrent les chasser.

Ce n'est que quelques années plus tard que l'on put mesurer l'ampleur de la victoire remportée par les Américains à *Midway*. La marine japonaise ne devait jamais se remettre de cette bataille. Yamamoto ne reprendrait jamais l'offensive. Son pays ne ferait plus de nouvelles conquêtes, sauf en Chine, et aurait à combattre désespérément pour conserver son acquis.

Lorsque Yamamoto, abattu et humilié, fit prendre à ses navires le chemin du retour, il ignorait ce que serait cet avenir, mais le présent était déjà bien sombre. Le Japon avait payé sa triste équipée de quatre porte-avions, un croiseur, 322 avions, et de la vie de 3 500 combattants, dont 100 pilotes d'élite irremplaçables. Les Américains avaient perdu un porte-avion, un destroyer, 150 avions et 307 hommes.

On ne souffla mot au peuple japonais de l'écrasante défaite qu'il avait subie ; on se contenta de claironner la nouvelle du débarquement sur les Aléoutiennes. Le rapatriement des blessés s'opéra discrètement. Parmi eux se trouvait le commandant Fuchida, que ses compatriotes avaient salué six mois plus tôt comme le héros de Pearl Harbor. Après les fractures qu'il s'était faites sur l'*Akagi*, il avait été transféré sur un navire-hôpital.

Quelques personnalités japonaises furent instruites de l'affaire de *Midway*. Parmi elles, Mamoru Shigemitsu, qui allait bientôt devenir ministre des Affaires étrangères, tira la morale de cette bataille. A *Midway*, devait-il dire plus tard, " les Américains se sont vengés de Pearl Harbor. "



Amiral YAMAMOTO



Amiral SPRUANCE

Chronologie de la guerre du Pacifique

1937

- 7 juillet 1937: La Chine est envahie par les Japonais à partir de la Mandchourie. Ils atteignent Shanghai au mois de novembre.

1938

-Les Japonais progressent vers le sud par la côte.

1939

-La progression continue: la principale voie ferrée de Chine, vers Hanoï, est coupée.

1940

-Les États-Unis se réveillent et commencent à préparer leur flotte.

-Les Japonais débarquent des troupes en Indochine, qui est à la France de Vichy, pour accélérer leur invasion de la Chine.

1941

-Juillet: les Japonais occupent l'Indochine.

7 décembre: Les Japonais attaquent Pearl Harbor.

1942

-Les Japonais attaquent le sud-est asiatique: les Philippines, l'Indonésie, la Nouvelle-Guinée.

-La contre-attaque commence: la Bataille de la mer de Corail empêche les Japonais de se rendre en Australie. Guadalcanal est récupérée en août par les Marines américains.

1943

-L'offensive alliée commence.

1944

-Les Japonais atteignent les villes à l'est de l'Inde et les Britanniques doivent les repousser.

-La bataille de la mer des Philippines le 19 et 20 juin (les américains gagnent).

-La bataille du golfe de Leyte en octobre (les américains gagnent).

-Les alliés atteignent la Birmanie en octobre.

1945

-Les alliés prennent Manille en mars.

-Conquête d'Iwo Jima du 19 février au 16 mars.

-Conquête d'Okinawa du 14 mars au 22 juin.

-Deux bombes atomiques sur le Japon (à Nagasaki et Hiroshima).

-L'URSS déclare la guerre au Japon.

15 août: Hirohito, l'empereur, annonce la capitulation du Japon.

A Ypres, Quakers, volontaires de la Croix-Rouge et religieux portent secours à la population sinistrée.

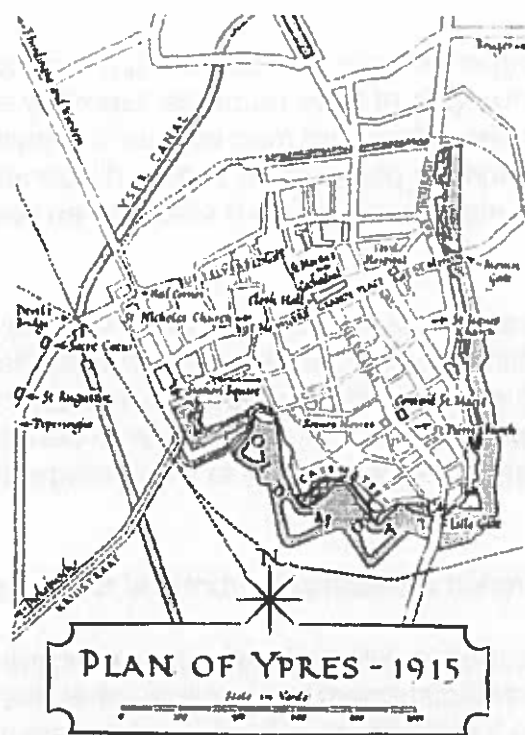
Avertissement: Tous les faits signalés dans ce récit proviennent du livre de Geoffrey Winthrop Young. Ses souvenirs nous sont précieux mais malheureusement ne sont pas datés avec précision. Son récit touffu est une succession de faits et d'anecdotes tels qu'ils lui viennent à l'esprit et qui de ce fait, ne suivent pas souvent une chronologie rigoureuse. Il est vraisemblable que l'auteur ne disposait plus (mais peut-être n'y en a-t-il jamais existé) d'un diary relatant au jour le jour son aventure à Ypres lorsqu'il écrivit ses mémoires au début des années cinquante.



Geoffrey Winthrop Young en 1952

D'octobre 14 à avril 15

Les Quakers voulaient prendre part à la Grande Guerre. Ils acceptaient de mourir au besoin pour leurs contemporains mais certainement pas de les tuer. C'est ainsi qu'ils décidèrent de créer un corps "The Quaker Unit" destiné à secourir les blessés des armées alliées. Leur première destination devait être la Serbie où les Anglais menaient une expédition mais, celle-ci se transformant rapidement en retraite, ne laissa pas le temps aux Quakers de se déployer. Une deuxième destination, l'Yser fut rapidement choisie. Le chef de l'unité des Quakers, Geoffrey Winthrop Young, grâce à un de ses amis, Vincent Baddeley, qui travaillait à l'Amirauté, parvint à faire embarquer ses quarante hommes et ses huit ambulances sur l'"Invicta" le 31 octobre 1914.. A peine en mer, les Quakers durent déjà montrer leur savoir faire. A proximité de leur navire, le croiseur Hermes touché par une torpille et sur le point de sombrer demandait une aide urgente. Les marins précipités dans l'eau froide furent secourus par l'équipage et les Quakers de l'Invicta. A cette occasion, les chandails d'hiver emmenés dans les bagages des ambulanciers se révélèrent très utiles pour réchauffer les naufragés. Geoffrey Winthrop passa deux longues heures à essayer vainement de maintenir en vie un rescapé épuisé. Au cours de ce sauvetage, on vit un acte d'héroïsme peu commun: Donald Gray plongea du bastingage de l'"Invicta" afin de secourir un marin sur le point de se noyer. Après le sauvetage, il fallut retourner à Douvres pour débarquer les survivants de l'"Hermes" avant de reprendre la route pour la France.



Plan d'Ypres en 1915

Aucun répit n'attendait les Quakers enfin arrivés à Dunkerke. La ville était submergée de soldats blessés, dont de nombreux belges, évacués du front où se déroulait la bataille de l'Yser. Partout, on improvisait des hôpitaux qui ne comptaient comme personnel que de rares médecins assistés de quelques infirmières volontaires anglaises. Parmi celles-ci, une dame fit merveille. Gertrude Lady Decies travailla nuit et jour méritant ainsi d'innombrables signes de gratitude de la part des soldats blessés. Les conditions de travail étaient effroyables comme en témoigne notamment le fait qu'un chirurgien anglais, volontaire Quaker perdit son sang-froid et dut être renvoyé "at home". Geoffrey Winthrop lui-même, sans aucune expérience médicale, fut désigné pour donner l'anesthésie aux opérés. Les ambulances de l'équipe furent quant à elles tout particulièrement bienvenues pour transporter des centaines de blessés dans les navires-hôpitaux anglais qui étaient amarrés aux quais.

Les Quakers cependant ne s'attardèrent pas trop longtemps dans cette ville et poursuivirent leur route. Laissant une base arrière à Dunkerke, ils se dirigèrent vers la Belgique où ils avaient été chargés d'appuyer les armées alliées qui tenaient le front à Ypres. L'accueil y fut glacial. Un colonel médecin du RAMC (Royal Army Medical Corps) alla même jusqu'à refuser leurs services. Geoffrey décida alors de "trouver le travail lui-même, de le faire et seulement après de régulariser la situation." Les ambulances sous son autorité sont dirigées vers Woesten où se trouvaient les français. On les reçut alors de façon beaucoup plus cordiale. Le vieux médecin-chef nommé des Jardins qui avait servi dans la guerre de 1871 accepta avec enthousiasme l'aide des Quakers. Immédiatement les ambulances automobiles furent mises en action. Ce fut à Woesten que Geoffrey changea le nom de son unité d'ambulances appelée désormais la " Friends Ambulance Unit", tout simplement parce que certains membres de l'Unité n'étaient pas Quakers de naissance mais plutôt des sympathisants. L'aide apportée aux soldats français fut rapidement appréciée à sa juste valeur d'autant plus que les fusillés marins qui occupaient le secteur sous les ordres de l'amiral Ronarch n'avaient jusqu'alors aucune ambulance automobile à leur disposition.

Les Quakers resteront longtemps émerveillés de l'esprit de fraternité exceptionnel qui régnait entre les officiers français et leurs hommes. Geoffrey écrira même plus tard " The personal feeling between sea-officer and man was unlike anything I met with in the Continental armies." Des années plus tard, la Légion d'Honneur accompagnée d'une lettre écrite par l'amiral Ronarch sera remise à Geoffrey en souvenir des services rendus aux fusillés marins.

Quand les Anglais qui tenaient Ypres furent relevés, les Français leur succédèrent. Geoffrey, déjà bien introduit dans leur armée, pénétra alors dans la ville dans de bien meilleures conditions qu'il ne l'avait fait quelques jours auparavant. Le courage des habitants l'impressionna d'emblée. L'une des premières personnes rencontrées fut une jeune fille qui portait fièrement le brassard de la Croix-rouge. Elle interpella aussitôt Geoffrey :

-Have you brought the French ambulances promised for "les petits vieux"?

Cette volontaire intrépide était la fille de l'ingénieur municipal Vanderghote. Cette première rencontre fera immédiatement percevoir au chef des Quakers la grande détresse dans laquelle les Yprois et des réfugiés se trouvaient. Très rapidement lui vint alors l'idée d'aider ces civils délaissés par les services de santé militaires. Il sera aidé dans cette tâche par deux Belges exceptionnels dont il ne tarda pas à faire connaissance car on les voyait sillonner la ville en tout sens et par tous les temps. Il s'agissait du curé de Saint-Pierre, Charles Camiel Delaere, un athlétique quinquagénaire et de sœur Marguerite, née Emma Boncquet, jeune institutrice appartenant à l'ordre des sœurs de « La Motte » et dont le visage rayonnait de beauté et de gaieté. Ces deux religieux rentrèrent dans la légende yproise en se dévouant corps et âme à leurs concitoyens enfermés dans une ville en état de siège.



Charles Camiel Delaere et Sœur Marguerite d'Ypres

La première action des ambulanciers Quakers fut de répondre à la sollicitation de Mademoiselle Vanderghote en évacuant les "petits vieux" d'un établissement d'Ypres et en les transportant à Poperinghe. Mais dans cette ville rien n'a été prévu pour eux. Tout ce travail se révéla donc un véritable échec humanitaire. Beaucoup de personnes âgées ne supportèrent pas leurs nouvelles conditions de vie lamentables et celles qui ont survécu trouvèrent leur salut en retournant à Ypres dans les jours suivants.

La conclusion pour Geoffrey était limpide: il fallait se résoudre à améliorer les conditions de vie à Ypres. Celles-ci étaient mauvaises mais offraient manifestement plus de chance de survie aux civils qu'une évacuation sans préparations. Geoffrey et ses ambulanciers entreprirent alors de visiter toutes les caves afin de se faire une idée de l'aide à apporter. Celle située sous le bureau de poste les impressionna fortement: une centaine de personnes étaient abritées dans un sous-sol où ne pénétrait pas la lumière du jour et où venait de se passer deux accouchements. Une autre découverte fut tout aussi dramatique : en dehors des remparts de la ville, une maison un peu isolée dans les champs abritait soixante vieillards hébétés. Deux d'entre eux n'étaient plus que des cadavres...



Ruine d'Ypres - rue de Lille

Mais Ypres ne comptait pas que des civils terrorisés. La ville constituait une merveilleuse cachette pour les déserteurs anglais échappés de la bataille de Mons. Frederick était l'un d'entre eux et offrit ses services aux Quakers. Il passa de nombreuses journées à panser les civils blessés. Capturé et jugé par l'autorité militaire anglaise, il échappera à la peine capitale grâce au dévouement qu'il avait montré à Ypres. Georges, était un autre déserteur mais d'un caractère tout différent. Il appartenait à la police militaire et se déplaçait toujours avec son fusil. On le rencontrait souvent en état d'ébriété. Il essaya cependant d'aider les ambulanciers durant les rares moments d'abstinence qu'il connaissait parfois.. Les déserteurs anglais purent vivre sans être inquiétés dans Ypres de nombreuses semaines jusque dans les premiers mois de 1915, époque à laquelle les Anglais reprendront le secteur.

Geoffrey décida avec l'aide du curé Delaere de créer à Ypres même un hôpital au bénéfice des civils. Il fallut trouver un endroit pas trop soumis aux bombardements. L'Asile du Sacré-Coeur, un énorme bâtiment à la sortie ouest de la ville fut choisi. Son concierge belge, Gustave Delahaye, était resté à son poste en même temps que sa femme et ses cinq enfants. Il fut fier de guider les quakers et le Curé dans les locaux qu' il avait su maintenir en bon état.

Les locaux trouvés, il fallait le pourvoir en personnel. Deux religieuses, sœur Anna et sœur Élisabeth, qui travaillaient à l'hôpital civil d'Ypres et s'étaient réfugiées à Poperinghe acceptèrent de revenir dans la ville martyre. Parmi leurs consœurs, Julienne, la trésorière du couvent mérite un hommage particulier: pendant des semaines, elle se rendit régulièrement à travers les rues en ruines à l'hôpital civil d'Ypres pour s'assurer que la croix en argent et le trésor caché de son couvent était toujours en place. Sœur Julienne connut une fin tragique et héroïque puisqu'elle fut tuée sous le bombardement de l'hôpital Élisabeth que fondèrent au printemps suivant les Quakers à Poperinghe.

Le nouvel hôpital situé dans l'asile du Sacré-cœur fut rapidement en état de fonctionner grâce aux fonds propres des Quakers et grâce au ravitaillement fourni par leur propre service d'intendance à Dunkerke. Les habitants d'Ypres eurent ainsi à nouveau la possibilité d'être soignés. Un nouvel épisode peu de temps après prouva une nouvelle fois l'absurdité d'une évacuation des habitants si celle-ci survenait sans préparation. Un jour, une dame de la bourgeoisie écossaise chargea dans son véhicule et évacua vers la France tous les enfants qu'elle avait rencontrés dans les rues d'Ypres. Il en résulta des familles désemparées et sans nouvelles d'un ou de plusieurs de leurs enfants. Des mois leur furent ensuite nécessaires pour qu'ils retrouvent les traces de leur progéniture!

La Friends Ambulance Unit avait maintenant du travail à profusion; il fallait gérer tout un hôpital au Sacré-cœur tout en continuant les missions de transport des blessés au profil des soldats français. Chaque matin, le chef des Quakers avait pris l'habitude de se rendre au couvent Sainte-Marie dans lequel s'était réfugié le Curé. A chacun de ses passages, Geoffrey s'émerveillait d'un miracle quotidien: la cuisine du couvent avait encore échappé aux bombes alors qu'autour d'elle ce n'était que ruines! Tout en lui faisant profiter d'une tasse de café ou de soupe préparée par Sœur Marie Berckmans, le Curé l'informait alors des besoins de la population civile. C'est ainsi que fut notamment décidé d'installer un petit poste de secours à Sainte-Marie et un autre à l'autre côté de la ville. Un médecin officiait dans ces postes aidé souvent par une volontaire belge de la Croix-Rouge, Mademoiselle Cloostermans. Cette jeune femme taciturne et toujours vêtue de noir intriguait les Quakers au point que ceux-ci la considérèrent comme ayant la personnalité d'une espionne ou, au contraire, d'une véritable héroïne! Pour cette raison, ils la surnommèrent "The Speroïne". "The Speroïne" se dévoua inlassablement jusqu'à ce qu'elle soit elle-même blessée.



Geoffrey Winthrop Young, le chef du « Friends' Ambulance Unit » et Camille Delaere, prêtre de l'église St Pierre d'Ypres en 1914.

Le Curé Delaere continuait à se rendre nuit et jour dans les caves où avaient trouvé refuge ses paroissiens. Cet homme, un ami du Cardinal Mercier, avait été professeur de littérature à Courtrai puis avait accepté sept ans auparavant le vicariat de la paroisse Saint-Pierre à Ypres. D'une corpulence athlétique et d'un caractère énergique, il avait déjà à son actif la restauration complète de son église. Celle-ci n'avait finalement servi à rien. Le Curé venait en effet de vivre la récente destruction de son église. En pleine messe, l'église Saint-Pierre avait été bombardée. Son vicaire alors qu'il disait la messe avait été tué sous l'éboulement! Le Curé avait alors calmé ses paroissiens, éteint le début d'incendie et même achevé de dire la messe! Delaere possédait un ascendant énorme sur ses paroissiens. Sa cure détruite, il trouva refuge au couvent Sainte-Marie. Lui et Sœur Marguerite semblaient être protégés des bombes qui pouvaient tomber autour d'eux sans qu'ils ne s'en émeuvent. La partie du couvent qui leur servait d'abri, on l'a vu plus haut, survivait miraculeusement aux grands bombardements. Peut-être était-ce dû à l'intercession de la Sainte Vierge dont la statue située dans la cour du couvent avait été jusqu'à présent aussi épargnée. "Après six bombardements du couvent, elle est toujours là, proclama un jour Sœur Marguerite, mais elle tourne maintenant son dos aux Allemands!"

Au Sacré-cœur, les hospitalisations commencèrent avec celles de 31 enfants blessés. Bientôt, on compta 115 blessés. Parmi ceux-ci, Marie, quatorze ans, gravement blessée et dont la mère ne quittait pas son chevet; Albert six ans qui avait perdu une jambe; Julia âgée de deux ans, blessée à la tête; Maurice Best, treize ans, dont la mère fut tuée dans le même bombardement (on verra ce que devint Maurice à la fin de ce récit); Lucien Maskeleyne, quatorze ans retrouvé sous les décombres les doigts arrachés; Wilhelminenchen, sept ans dont la mère et la grand-mère furent tuées en même temps qu'elle fut blessée.

La salle abritait aussi deux enfants, les uniques survivants d'une famille de neuf personnes! On pouvait encore étendre facilement la liste morbide qui n'en finissait pas: un bébé et une mère étaient les seuls survivants d'une famille de 7; plus loin, un père veillait sur deux enfants se mourant et dont les cinq frères et sœurs et la mère venaient d'être tués etc. La tragédie était devenue le lot commun de la plupart des habitants..

Comme si le malheur des blessés n'était pas assez grand, le 21 décembre, le Sacré-cœur fut violemment bombardé. La salle d'opération fut descendue dans la cave mais il fallut se résoudre à évacuer les hospitalisés. Geoffrey demanda directement du secours au Roi et à la Reine qui se trouvaient à La Panne. Grâce à eux des ambulances supplémentaires furent fournies et permirent d'évacuer la majorité des patients dans un hôpital de l'arrière. Les blessés intransportables furent quant à eux mis à l'abri dans un autre couvent situé rue Thourout. Quand les bombardements cessèrent, le Sacré-cœur put à nouveau être occupé.

Chaque jour, Ypres était assailli sous un déluge de bombes. C'était la terrible vengeance de l'ennemi qui n'était pas parvenu à rompre les lignes alliées. Même dans ces conditions de guerre, il fallait que Geoffrey assumât l'humble travail d'écriture nécessaire à la gestion administrative de son unité. Outre ce travail de gratte-papiers, Geoffrey devait aussi se transformer régulièrement en véritable diplomate pour que son unité reste efficiente. Il eut en effet à s'adresser ou à accueillir plus de quinze autorités différentes civiles ou militaires. Parmi elles, le "French Médecin-Chef" ou le "Belgian Inspector-Général" qui poussèrent des reconnaissances au front dans les moments calmes. Les réactions d'hostilité envers les Quakers n'étaient pas rares. Pour leur chef, il s'agissait alors de ne pas y prêter attention afin de ne pas se laisser aller au découragement. Le Curé et Sœur Marguerite ne cessèrent jamais d'encourager le travail de la Friends Ambulance Unit à qui il était journallement demandé une douzaine de missions de transport de blessés ou de malades au point que bientôt les salles du Sacré-cœur affichèrent complet. Parmi les hospitalisés, se trouvaient quelques vieillards aux personnalités attachantes dont Poppa âgé de 81 ans, la pipe toujours à la bouche et Onkel, 79 ans, qui refusa l'hospitalisation tant qu'un abri n'avait pas été trouvé pour son chien.



Sacré cœur : à partir de droite : Maurice Best, Wilhemine, sœur Antonia et Poppa

Les multiples négociations que menaient Geoffrey avaient parfois pour origine le comportement de l'un de ses hommes comme par exemple quand il dut un jour défendre l'un de ses médecins mis aux arrêts stricts par l'autorité militaire parce qu'il avait gravi la tour d'une église afin de jouir d'une vue panoramique de la ville. Pareil comportement était évidemment défendu car l'attention de l'ennemi pouvait être éveillée, la tour risquant alors d'être considérée comme observatoire ennemi à détruire! Le docteur n'était certainement pas discipliné car il récidiva et fait aggravant, cette fois accompagné de la jeune volontaire de la Croix-Rouge Vanderghote!

Dans toutes les négociations, Geoffrey avait un léger avantage. The Friends Ambulance Unit était au service de plusieurs divisions françaises, d'une batterie belge, des civils d'Ypres et des militaires anglais lorsqu'ils reprirent leurs positions autour d'Ypres. Lorsqu'un général français tentait de mettre le grappin sur les Quakers, Geoffrey se disait dépendre de l'Etat-Major britannique et quand c'était le tour des Anglais de rouspéter, Geoffrey se disait sous le commandement des Français et des Belges. Il put ainsi garder une grande indépendance dans le choix de ses missions et aider ceux qui en avaient le plus besoin. Parfois Geoffrey assumait manifestement une autorité quelque peu usurpée comme dans l'anecdote racontée ci-dessous mais pouvait-il agir autrement? Pendant les cinq semaines d'enfer que vécut Ypres, la Maison Royale réfugiée à La Panne, croyant bien faire, envoya à Ypres un émissaire chargé de signifier l'ordre d'évacuation à tous les habitants. Geoffrey eut la surprise de voir arriver au Sacré-cœur 60 civils avec leurs bagages qui avaient été obligés de quitter leurs caves sans pour autant recevoir de l'autorité le transport qui leur aurait permis de rejoindre l'arrière. Le chef des Quakers n'accepta pas de jouer un rôle qu'il n'avait pas choisi d'autant qu'il avait l'expérience d'une première évacuation qui avait tourné au drame. Il prit donc sur lui la responsabilité d'ordonner aux civils de rejoindre les caves d'où on les avait sortis inutilement, ce qu'il firent sans rouspéter.

Autour de Geoffrey gravitaient des personnalités exceptionnelles. Le docteur Rees et monsieur Vanderghote méritent ici une mention spéciale.

Le Dr Rees était un des médecins dévoués de l'Unité. Il établit à Poperinghe, dans le théâtre, une section de l'ambulance des Quakers car la proximité de la gare aidait à l'évacuation des blessés vers l'arrière.

L'ingénieur municipal Vanderghote occupait dans les lignes françaises, au delà de la porte de Menin, une maison dont les pièces à l'avant avaient été détruites. Il subsistait là avec la famille qui lui restait. Deux de ses fils avaient été tués avec l'armée belge et deux autres étaient prisonniers des Allemands. Âgé de 55 ans, Vanderghote était un solide flamand qui avait eu la présence d'esprit, à l'arrivée de l'ennemi, d'enterrer tous les documents et plans de la ville. Quand les Allemands pénétrèrent dans son domicile et le menacèrent revolvers aux poings, il leur offrit des... cigares. Plus tard sa maison servit de QG au général Gough. Il refusa toujours obstinément de quitter sa maison très exposée aux tirs des canons de même qu'il refusait d'envoyer sa femme et les plus jeunes enfants à l'arrière. Geoffrey prit en affection le plus jeune enfant Vanderghote qu'il essaya de distraire en lui offrant de temps en temps la possibilité de l'accompagner dans son véhicule notamment lorsqu'il rendait visite aux ambulanciers quakers à Woesten.

Un jour, Geoffrey, alors qu'il se trouvait pas loin de la porte de Lille, éprouva l'étonnement et le plaisir de rencontrer son ami Marcus Bersford Heywood accompagné du général Plumer. Marcus l'informa de la raison de leur présence à Ypres : les troupes anglaises reprenaient le contrôle de ce secteur. Pour Geoffrey, la présence de son ami auprès de Général fut un véritable réconfort car elle constituait le garant d'une véritable coopération entre l'autorité militaire anglaise et l'unité des Quakers..

L'hiver fut très rude pour les soldats au front. Les ambulanciers eurent un jour à évacuer un détachement des Kings Royal Rifles dont les soldats, à l'exception d'un seul, avaient les pieds si gelés qu'ils ne pouvaient se déplacer qu'en rampant. Les pauvres étaient en outre couverts de glaçons et ne pouvaient plus parler car le froid avait paralysé leurs cordes vocales. Pour Geoffrey, le spectacle de ces hommes représenta un des tableaux les plus pathétiques qu'il ait vu au cours de la guerre. Ces jeunes gens étaient originaires du continent indien. Ils n'avaient jamais connu d'hiver et sans transition, on les avait plongé pendant quatre jours d'affilée dans la boue glacée des tranchées des Flandres.

Pour résister à de pareils spectacles de souffrance et d'absurdité, une certaine dose d'humour et de dérision s'avérait de temps à autre nécessaire. Les Anglais ne se départissaient pas de leur flegme et excellait dans ces domaines, pour preuve cette blague entendue par Geoffrey de la bouche d'un lieutenant:

En première ligne, un soldat allemand cria à l'intention des soldats de la tranchée anglaise

-Y a t'il quelqu'un de Birmingham? J'y ai laissé une femme et sept enfants?

La réponse anglaise ne se fit pas attendre:

-Montre ta tête et il y aura bientôt une veuve et sept orphelins à Birmingham.

En décembre, les Belges reconstituèrent une petite administration civile pour gérer les problèmes d'Ypres. Cette administration travaillait depuis Poperinghe sous la direction de Monsieur Stoffel et sous l'influence du Curé. Le maintien de l'ordre, la lutte contre les incendies et les maladies, les enterrements furent quelques un des sujets qui furent traités. C'est ainsi que Geoffrey obtint l'autorisation de faire placarder à l'intention des habitants des instructions concernant la prévention sanitaire. Ces instructions étaient imprimées par les sœurs et frère Callewaert qui eurent l'immense courage de continuer à offrir leurs services dans une imprimerie à moitié détruite.

Pendant les fêtes de fin d'année, Geoffrey et son unité eurent la joie de recevoir le célèbre écrivain Somerset Maugham au Sacré-Coeur. Le repas de fête se tint dans un local aux fenêtres cassées à travers lesquelles on apercevait les traînées lumineuses des obus parcourant le ciel. L'atmosphère devint encore plus surréaliste quand apparurent subitement deux personnages inconnus des convives, une religieuse et un officier. La Sœur à la corpulence curieusement athlétique se mit alors à chanter pendant que la regardait d'un air amoureux un jeune et svelte officier fumant avec distinction une cigarette. Bientôt, les rires fusèrent dans l'assemblée qui venait de reconnaître, sous les traits de la religieuse, le Dr Smerdon, et, sous ceux du bel officier, la sœur Anna...

L'hiver très dur exigeait des vêtements chauds pour la population. En attendant d'en disposer, on glissait du papier sous les vestes. Geoffrey demanda des vêtements un peu partout mais ce fut sa mère qui répondit principalement à son appel. En Angleterre, elle put rassembler des fonds qui permirent de faire parvenir 800 pulls à son fils. La distribution à la population civile se fit par l'intermédiaire de Sœur Marguerite. Les enfants soignés à l'hôpital eurent aussi droit à une distribution de jouets.

L'armée britannique reconnut enfin pleinement l'unité des Quakers et leur confia officiellement les soins aux civils de toute la zone. Le principe du travail des ambulances au service de plusieurs armées alliées fut aussi accepté. De nouveaux services aux civils furent créés: il fallait fournir de l'eau potable, ouvrir des centres de vaccination. Geoffrey fut reconnu officiellement comme officier de liaison entre l'armée et les civils. Bientôt le vide créé par l'insuffisance de l'aide du gouvernement belge fut partiellement comblé par l'arrivée de deux comtesses. La comtesse Van den Steen de Jehay, était une petite dame rousse qui ne reculait devant aucun danger. La comtesse Louise d'Ursel était une infirmière expérimentée et aimable. L'arrivée de ces deux dames renforça l'hôpital que le docteur Rees avait ouvert à Poperinghe au château Élisabeth. Les comtesses firent venir bon nombre d'infirmières de la Belgique occupée et créèrent avec les Quakers l' "Aide Civile Belge". Cette nouvelle organisation attira de nombreux jeunes volontaires anglais d'autant plus que venait d'être reconnu en Angleterre le FAU, c'est à dire le service alternatif qui pouvait remplacer le service militaire.

Plus de dix mille Yprois furent vaccinés. Sept stations d'épuration d'eau furent installées et fournirent de l'eau chlorée à raison de 70 000 gallons par jour. D'autre part, 32 barriques d'eau chlorée furent réparties dans la ville. Au près de chacune d'entre elle se trouvait en faction un volontaire de la Croix-Rouge. Durant un effroyable bombardement, près de la porte de Menin, un certain nombre de ces secouristes furent tués et les barriques détruites. Quand des habitations se trouvaient trop loin d'une barrique, les quakers fournissaient la maison en chlore. Au total plus de cinq mille maisons furent approvisionnées ainsi en eau potable. Buckton, Angelis sous la direction du Dr Coplans purifièrent l'eau du bassin de natation qui, situé sous les remparts, forma ainsi un réservoir pour les troupes anglaises.

Des cas de typhus firent leur apparition et nécessitèrent l'aménagement de deux salles d'isolation au Sacré-Coeur. Pour juguler l'infection, on entreprit le dépistage systématique des malades. Une équipe de volontaires Quakers qui avaient appris le flamand accompagnés de Sœur Marguerite, de Sœur Lucie ou de boy scouts visitaient toutes les maisons. Il fallait convaincre les malades trouvés de se faire hospitaliser mais certains d'entre eux préférèrent, en dépit de tout, rester sur place.... L'équipe de dépistage était suivie d'une équipe de désinfection fournie par la RAMC. Quand on avait découvert une cave où résidait un fiévreux, les lits étaient brûlés et le matériel de couchage remplacé.

En Angleterre, les Quakers disposaient d'une nouvelle aide précieuse qui s'ajouta à celle qu'avait fournie la maman de Geoffrey. Ruth Fry qui fit tant pour la condition féminine organisa des collectes de vêtements et de tissus qui parvenus à Ypres furent distribués par sœur Marguerite. L'aide Civile Belge commença aussi une distribution de lait en poudre pour les nourrissons. Robert Stopford et le baron Clifford of Holland faisaient leur tournée de laitier en moto.

Toute cette aide à la population semblait légitime et nécessaire mais en fait rien n'était simple pour les Quakers. Malgré leur dévouement, leurs actions n'étaient pas toujours appréciées à leur juste valeur et souvent interprétées comme des prises de pouvoir. Geoffrey relata plus tard dans ses souvenirs combien fut houleuse une certaine réunion à laquelle participaient le bourgmestre Colaert, l'ingénieur Vanderghote, le facteur Verbrugge, le docteur Van Robays, le secrétaire des hospices Vanaerde, le secrétaire communal Vanniemenhoud (qui possédait une grande collection d'armes du Congo, toujours en place dans sa maison), le commissaire de police, le Curé, et monsieur Stoffel. Au grand désarroi de Geoffrey seules ces deux personnes appuyèrent les propositions apportées ce jour là par les Quakers.

Draycott se montrait lui très coopératif. Grâce à lui furent installés des boilers et bains au profit des soldats qui revenaient du front. De temps à autre l'un ou l'autre officier anglais réquisitionnait des maisons inhabitées pour y loger des soldats. Geoffrey qui connaissait maintenant très bien la ville déconseillait certains endroits parce qu'ils les connaissaient comme étant sujet à de fréquents bombardements. Un jour, un officier ne tint pas compte de ses remarques et s'installa avec ses hommes là où bon lui semblait. Mal lui en prit car un bombardement donna raison à Geoffrey. Les Quakers durent travailler à extirper et à évacuer des soldats blessés et morts. Parfois les demandes de renseignements de la part de l'armée anglaise servaient sournoisement les intérêts de Geoffrey. C'est ainsi qu'un jour il renseigna comme endroit pouvant loger des soldats un couvent dont le directeur lui avait refusé de mettre les religieuses au travail comme infirmières.

Un immense canon de 105 fut installé par l'ennemi aux environs d'Ypres. Plus tard, il allait servir à propulser des obus au gaz. Quand un coup partait, le vacarme était assourdissant et ressemblait au bruit d'un immense train qui traversait le ciel en faisant tout trembler. De plus en plus d'immeubles s'écroulèrent sous les obus de ce canon.

Parmi les collaborateurs de Geoffrey se trouvait Stanley Boughey au grand courage et à l'enthousiasme toujours intact. Plus tard, il s'engagea à l'armée et fut tué au combat. On lui donna la Victoria Cross à titre posthume. D'autres membres de l'unité furent admirables de dévouement: Will et John Harvey, Tallerman, Batterham, Wilson, les Lloyds, Leyland, Pim, Ward et Cyril Pease, Henri Locke, Hugo Jackson et Taylor qui furent tués, Barrow, Brady, Léonard Green, Gripper, Goodbody, Brimble, Geoffrey Thompson, Claude Elliott qui sur sa moto était la terreur des sentinelles françaises, Arnold Lunn, Frith qui était ingénieur. Toute la gestion de ce personnel méritant se faisait à partir de Dunkerke et beaucoup de ces hommes refusaient de prendre les repos de longue durée auxquels ils avaient droit.

Au fil des semaines qui passèrent, les autorités en Angleterre commencèrent à apprécier le travail que faisait les Quakers à Ypres. Ils envoyèrent alors sur place une délégation officielle. Rudward Kipling, Lord Cruzon et d'autres importants personnages vinrent annoncer à Geoffrey que son unité était reconnue comme institution agréée par la Croix-Rouge. A cette occasion, on lui remit pour orner l'uniforme de ses ambulanciers de nouveaux badges en même temps qu'on signifiait à la Friends Ambulance Unit l'autorisation de porter des grades militaires.

Les autorités militaires n'acceptèrent cependant pas cet honneur fait aux Quakers et finalement ils obligèrent ces derniers à modifier les grades cousus de telle sorte qu'on ne puisse les confondre avec ceux de l'armée.

Parmi les soldats anglais qui défilaient constamment dans Ypres pour rejoindre le front tout proche se trouvaient souvent des connaissances ou des membres de famille de l'un ou de l'autre Quaker. Le Quaker Gilbert Hosegood vint ainsi un jour trouver Geoffrey tout excité parce qu'il avait aperçut de loin son soldat de frère dont il était sans nouvelles. Ayant retrouvé l'unité de cet homme Geoffrey et Gilbert furent à leur grande consternation dirigés vers une tombe fraîchement creusée. Ils étaient arrivés trop tard. Gilbert Hosegood eut cependant la maigre consolation de pouvoir s'entretenir avec le colonel de son frère, Guy du Maurier qui peu de temps après devait aussi périr! La tragédie n'était cependant pas encore terminée pour Gilbert Hosegood. Il se fit un devoir de s'engager au sein de l'unité de son défunt frère dont il partagea peu de temps après, le même sort funeste.

Si les soldats mourraient en nombre autour d'Ypres, les victimes parmi les civils étaient aussi très nombreuses. Nombre d'enfants se retrouvaient du jour au lendemain orphelins. L'infatigable Curé et Goffrey s'arrangèrent pour les aider à survivre. Un abri fut trouvé à Westvleteren chez les Trappistes puis une institutrice fut nommée en même temps qu'une directrice, la Révérende Mère Godelieve. Celle-ci avait la réputation de pouvoir se faire obéir des jeunes gens jusqu'à leur repas de mariage! Certains de ces enfants n'avaient plus changé de vêtements depuis six mois! Par après le couvent se révéla trop proche du front et les enfants durent déménager. Les garçons allèrent à Wizerne à côté de Saint-Omer et les filles accompagnées des bébés à Wisques. Le comte Etienne de Beaumont couvrit les frais d'entretien de tous ces enfants quant au Curé, il veilla à ce que les garçons puissent suivre des formations de maçons, plombiers, peintres etc. Après la guerre nombre d'entre eux furent parmi ceux qui reconstruisirent Ypres.

Les derniers jours d'Ypres, avril et mai 1915

Le 22 avril les bombardements reprirent de plus bel. Bientôt on aperçut un immense nuage jaune: c'était la première attaque avec les gaz. Vers trois heures du matin, le 23, il fut décidé d'évacuer l'hôpital du Sacré-Coeur. Seuls devaient y rester deux médecins et deux brancardiers pour y maintenir dans les caves un poste de secours mais les sœurs Julienne et Aloise (une sœur cuisinière) se résolurent à rester sur place. Malgré tous les avertissements, Gustave et sa famille et quelques employés s'entêtèrent aussi à ne pas vouloir quitter les lieux. Le 24 au matin, le déménagement était achevé. Pendant ce temps, des ambulanciers Quakers continuaient leurs missions sur la ligne du front. Jack King fut un de ces chauffeurs héroïques qui, au plus fort de la bataille, en une après-midi, évacua plus de cent soldats gravement atteints. Finalement, les médecins au Sacré-cœur durent se résoudre à abandonner aussi le poste de secours conservé dans les caves tant les bombardements devinrent trop intenses. Un nouveau poste fut créé un peu plus loin dans les caves de Saint-Augustin.

Alors que Geoffrey s'en allait visiter les patients du Sacré-Coeur évacués à l'hôpital civil de Poperinghe, il se fit arrêter sur les bords de la route par le général-chirurgien du RAMC qui lui demanda de créer de toute urgence un hôpital comprenant le plus grand nombre de lits. Geoffrey accepta ce nouveau défi et après discussion avec la comtesse et avec le Dr Rees, il fut convenu de le créer au château Elisabeth. A peu près au même moment, le Curé demanda à Geoffrey d'évacuer des vieillards qui avaient trouvé refuge au couvent des Pauvres Claires. La mission n'était pas facile, l'automobile de Herbert Dyne fut à moitié écrasée par des débris volant. Les bombes n'épargnaient plus aucune surface d'Ypres pas même la cuisine du curé à Sainte-Marie ! L'afflux de blessés militaires se fit très important. Parmi eux, beaucoup provenaient de régiments de Gurkha et présentaient des blessures à la main gauche. Geoffrey se souvint alors des soldats français qui, ayant présenté des blessures au pied gauche, étaient souvent considérés comme des déserteurs parce qu'ayant pu se blesser eux-mêmes à la baïonnette pour échapper aux combats. Qu'en était-il avec ces blessures de la main gauche ? A la réflexion, celles-ci apparurent avoir une origine tout autre. Elles témoignaient simplement de désespérés combats au corps à corps durant lesquels la main gauche essayait de dévier la trajectoire de la baïonnette ennemie.



Ypres en 1914 d'après A. Bastien.

A Poperinghe, l'hôpital civil fut bombardé tragiquement : quatre religieuses et douze vieilles femmes furent tuées. Il y eut aussi beaucoup de blessés. De Dunkerke, un camion ramena de la laine de coton avec laquelle on fabriqua les premiers masques à gaz. Geoffrey dut rejoindre cette ville pour défendre un de ses chauffeurs dénoncé comme espion par une lady volontaire dans un hôpital anglais. Il apparut que cette femme avait agi uniquement parce qu'elle jalousait le travail effectué par les Quakers au front. Quand il revint à Ypres, il découvrit que le Curé et la Soeur Marguerite profitaient des pauses entre les bombardements pour évacuer les derniers civils encore cachés dans les caves. Trois ambulances envoyées par Geoffrey au brave Curé servirent alors à évacuer 150 enfants et femmes qui avaient trouvé un ultime refuge dans quatre petites caves.

Dans les ruines, Geoffrey avec stupeur aperçut trois soeurs de St Joseph qui essaient de récupérer vivres et vêtements dans des caches enterrées. Il leur reprocha de vive voix leur attitude irresponsable mais elles lui répondirent être sous la protection de Saint Joseph. Geoffrey ne put s'empêcher de leur rétorquer de ne compter que leur saint patron pour leur faire parvenir, le cas échéant, une ambulance! La dernière statue d'Ypres gisait maintenant décapitée au bas de son piédestal; elle représentait le laid portrait de Vanderperboom.

L'anarchie dans Ypres n'avait jamais été aussi importante. La dernière administration était partie et le contrôle militaire n'existait à nouveau plus. Le plus proche policier militaire se trouvait à Vlamertinghe. Des bandes de déserteurs anglais ou français avaient établi leurs cachettes dans les ruines et se saoulaient avec le vin découvert dans les caves abandonnées. Quand Geoffrey approcha une bande pour leur dire de rentrer dans leurs unités, il se vit menacé avec les baïonnettes et n'insista plus.

La décision d'évacuer les derniers civils était maintenant prise par les autorités: Ypres ne devait plus être qu'un immense abri pour les batteries de l'avant défendant le saillant. Geoffrey fut chargé de transporter hors de la ville les derniers civils. Il obtint pour ce faire de la Seconde Armée britannique quelques bus. A Sainte-Marie, le curé avait rassemblé plus de cent enfants et vieillards. L'évacuation se fit sous un bombardement incessant qui dura cinq heures d'affilée. Dans les dernières familles évacuées se trouvait une femme et cinq enfants dans une cave. Geoffrey se souvint qu'elle accepta d'être évacuée mais, en mère ayant le sens du pratique et de la survie, elle demanda un délai supplémentaire pour permettre à son linge de finir de sécher.

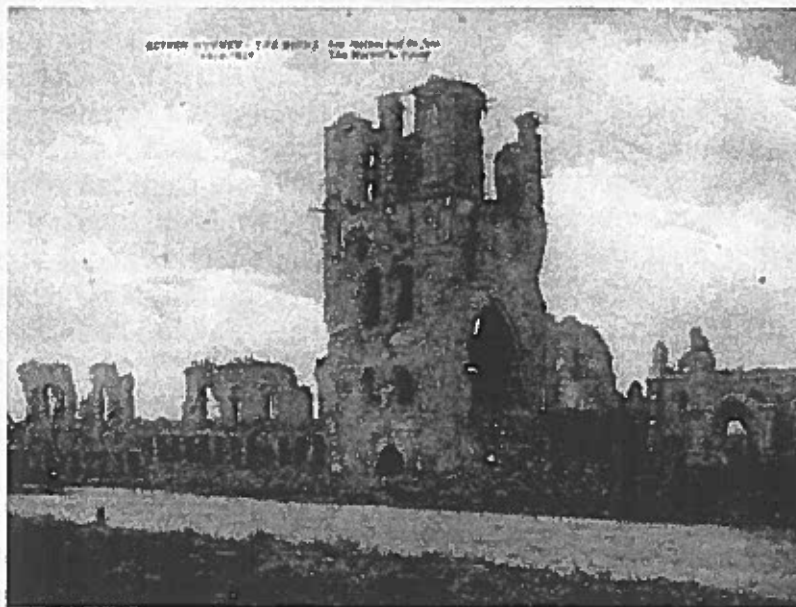
Il fallut persuader Stoffel, le vice-bourgmestre, de quitter Ypres et de mettre à l'abri sa famille qui comptait 16 personnes. Il fallut donner les mêmes conseils impérieux au commissaire de police et au petit docteur Van Robays qui était à Ypres l'ultime représentant du corps médical belge. Le 9 mai, Geoffrey prit son dernier café chez le Curé et sœur Marguerite. Ils étaient les derniers civils d'Ypres. Leurs bagages furent ensuite entassés dans le véhicule. Sœur Marguerite et le Curé faisaient partie du dernier chargement. Sœur Marguerite avait emporté son trésor dans un sac à dos. Le précieux contenu consistait en quelques livres scolaires, ses petits "classiques" comme elle les nommait et qui devait lui permettre de recommencer son travail d'institutrice. Plus personne ne dormirait maintenant à Ypres. Le Curé et Geoffrey passèrent encore les jours suivants à Ypres mais on le verra, ce ne fut plus pour ses habitants mais pour le patrimoine historique dont on pouvait encore sauver quelques reliques... Geoffrey profita aussi qu'il n'y avait plus de civils à s'occuper pour partager un peu plus la vie de ses ambulanciers.

Les trois chauffeurs des postes avancés des Quakers continuaient inlassablement d'évacuer les militaires anglais blessés. King, Rose et Brown étaient ainsi en continuelle liaison avec les médecins militaires. Deux colonels RAMC signalèrent à Geoffrey que ces trois hommes méritaient deux fois la Victoria Cross. Cinq cents soldats blessés passèrent par Saint Augustin mais les chauffeurs en transportèrent trois ou quatre fois plus vers l'arrière, notamment les blessés graves. Pour ces hommes il n'y eut pas ou peu de récompense parce qu'ils n'étaient que des volontaires sans être des militaires. Jack King refusa de prendre du repos et seul la fièvre le contraignit à passer le volant.

Il ne récupéra jamais la santé et quand Geoffrey apprit plus tard qu'il était condamné, il s'employa, pour son chauffeur héroïque, à obtenir du roi Albert la décoration de l'Ordre de Léopold II. Injustement, aucun des chauffeurs ne remporta une distinction plus importante que celle-là.

Geoffrey n'avait pas l'autorisation de se rendre sur la ligne de front. Seuls les chauffeurs desservant les postes de secours la possédaient. Cependant un de ceux-ci, Henri Locke, insista auprès de Geoffrey pour avoir de la compagnie. Ce dernier accepta et eut ainsi l'occasion de visiter un poste de secours situé au nord d'Ypres sous les décombres d'une tour d'église écroulée. Le médecin qui desservait ce poste parut aux yeux de Geoffrey comme étant un véritable héros. Ce jeune chirurgien au regard beau et décidé passait à une vitesse exceptionnelle d'un blessé à l'autre pour couper les vêtements, panser les plaies et rédiger les fiches d'évacuation. Rien ne pouvait le distraire et chacun de ses gestes était précis. Geoffrey se demanda combien de temps un homme pouvait travailler de cette façon!

Le matin suivant, Geoffrey retrouva le curé, il était en train de lire la prière des morts au-dessus d'une série de corps retrouvés parmi les ruines. Plus loin près de la porte de Menin un déluge de feux s'abattit sur lui alors qu'il attendait une ambulance pour évacuer trois soldats. Il compta 43 obus en 15 minutes. Pendant tout ce temps quelques oiseaux dans les arbres continuaient à chanter! Ypres était devenu un désert en feu et Geoffrey put monter tout en haut de la tour de Saint-Jacques pour assister à une vision d'apocalypse. Il était accompagné du Captain Hall qui avait en charge ce qui restait de la ville.



Ruines d'Ypres - Les Halles

Une autre vision impressionna un peu plus tard Geoffrey. En ville, il croisa successivement deux prisonniers allemands et un régiment anglais remontant sur les lignes pour la deuxième fois en moins de 24 heures. Les regards des prisonniers et des soldats anglais se ressemblaient étrangement. Geoffrey aperçut dans les yeux de tous ces hommes des lueurs de terreur et de haine. Des pensées lui vinrent à l'esprit, des pensées qui le poursuivront toute sa vie. Si les prisonniers étaient peu nombreux alors que la bataille faisait rage, c'est qu'on ne faisait pas de pitié! Ces réflexions lui firent écrire ces mots: "Les hommes, bien que civilisés, qui se battent pour leurs propres existences et qui, en même temps, sont animés de sentiments de revanche pour avoir vu leurs amis mourir retournent inévitablement à la loi de la jungle qu'ils soient Celtes ou Black-and-tans."

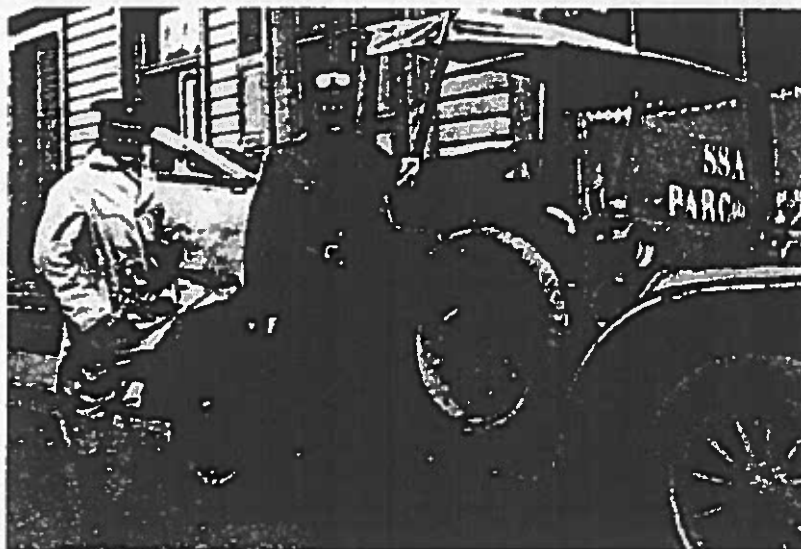
Dans ces heures d'apocalypse, Geoffrey eut cependant le temps de recevoir deux connaissances: Page, l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris et Max Pike. Ce dernier avait été renvoyé de la Navy parce qu'il gardait un genou raide d'un accident. Cette infirmité ne devait pas le gêner à devenir l'un des plus grands pilotes de guerre aux très nombreuses victoires aériennes. Les Allemands eux-mêmes le considéreront comme un héros et quand il fut lui-même abattu, lui accorderont des funérailles grandioses.

On l'a vu, la présence à Ypres des Quakers et du Curé ne se termina pas immédiatement après l'évacuation des derniers civils. Le Curé profita que le camion des Quakers n'avait plus de mission humanitaire pour évacuer de la ville fantôme les trésors d'art enterrés un peu partout. Au Couvent des Sœurs Noires et à celui de Sainte-Marie, des vêtements liturgiques précieux, des portraits, des drapeaux et de la vaisselle liturgique d'argent et d'or furent récupérés. A Saint-Pierre un véritable trésor put aussi être sauvé. Le Curé alla même jusqu'à pénétrer dans la maison d'un célèbre notaire pour y sauver la collection de porcelaine qui se trouvait dans sa bibliothèque. Monsieur Stoffel demanda que Geoffrey sauve en son domicile toute sa collection de documents sur la loge franc-maçonnique à laquelle il appartenait. Le Curé participa un peu malgré lui à ce sauvetage et cette histoire fut par après connue du Roi Albert qui la considéra, non sans humour, comme symbolique de l'unité de tous les Belges en temps de guerre. Un autre sauvetage mémorable fut celui du trésor du couvent des Bénédictines Irlandaises. L'immeuble était quasi réduit à un tas de cendres par le feu. La cache du trésor fut néanmoins retrouvée. Les boîtes en fer qui contenaient des objets précieux étaient à moitié fondues et calcinées. Malgré le fait qu'elles ne devaient plus contenir que des cendres, Geoffrey et le Curé décidèrent de les emporter. Bien leur en prit! Ce couvent avait en effet la caractéristique de posséder une pièce très rare. C'était un drapeau capturé par la brigade Clare, la fameuse Wild Geese of Ireland, lors de la bataille de Ramillies en 1706. De nombreuses années après la guerre, Geoffrey rencontra par hasard les sœurs de la maison-mère en Irlande. Grande fut sa joie d'apprendre que la mère supérieure avait trouvé dans une des boîtes de fer une partie du précieux drapeau qui ne s'était pas calcinée. Le fragment restauré ornait fièrement un mur de l'abbaye et était le magnifique symbole d'un sauvetage "in extremis" réussi.

Le trésor du couvent des sœurs qui administraient l'hôpital civil fut aussi sauvé et en particulier le triptyque de Jan van Ypres qui exigea pour son démontage deux jours de travail sous un continu bombardement. Tous les objets d'art furent envoyés à Saint Omer. L'abbé Verstehlen se révéla à cette occasion d'une aide précieuse.

A l'occasion, des caches de vin étaient aussi découvertes puis aussitôt refermées. Souvent on les retrouvait quelques jours après pillées par des déserteurs. Les Quakers se moquèrent amicalement de leur chef et du Curé en les appelant pendant ces jours les "sauveurs de vin". La comtesse Van den Steen de Jehay voulut un jour voir de ses propres yeux les mythiques réserves vinicoles d'Ypres! Geoffrey accepta de la conduire dans les caches de vin. Accompagnés de l'inévitable Curé et de l'abbé Verstehlen, la comtesse et Geoffrey pénétrèrent dans une cave où ils eurent la désagréable surprise de se retrouver nez à nez avec trois soldats occupés à piller les lieux. La situation était tendue et délicate mais la comtesse en uniforme de la Croix-Rouge sortit une cigarette et commença à fumer en même temps qu'elle se mit à rire pour détendre l'atmosphère. Profitant alors d'un instant propice, Geoffrey lança clairement à l'adresse des déserteurs un "Private Property" et puis un "You 'd better clear out!" Les trois soldats déguerpirent et il s'en suivit un immense fou rire parmi les drôles d'excursionnistes. Les moments de détente comme ceux-là étaient rares mais précieux pour tenir le coup.

Le Curé Delaere était vraiment obsédé par le sauvetage de ce tout ce qui pouvait l'être. Il alla même jusqu'à vouloir déterrer les bulbes de son jardin. Au cours de ce curieux jardinage, un obus éclata et fit précipiter tout le monde à l'abri. La fumée à peine dissipée, notre Curé s'élança comme un gamin dans son jardin en s'exclamant que la bombe lui avait facilité la tâche! Cette récupération tout azimut n'était cependant pas sans danger et durant une de ces expéditions un chauffeur belge du Curé fut tué.



L'auteur et Herbert Dyne

L'orphelinat de Wizerne fonctionnait mais les enfants étaient livrés à eux-mêmes. Leur loisir principal consistait à jouer avec des munitions trouvées sur le sol. Il fallait que cette situation cesse. Un jeune instituteur quaker, Carr, entreprit d'éduquer les enfants avec l'aide des scouts belges. L'orphelinat eut l'honneur d'accueillir le duc et la Duchesse de Vendôme qui était la soeur du Roi Albert et cela au moment où Ypres vivait ses derniers moments.

L'unité des Quakers avait terminé son travail à Ypres. Une autre équipe s'entraînait en Angleterre afin de rejoindre le front italien. Geoffrey allait les accompagner et connaître une nouvelle aventure. Il rejoignit Boulogne sur mer en emmenant avec lui Sœur Marguerite et trois scouts à qui il avait promis des vacances en Angleterre. La religieuse prit un repos bien mérité avant de retrouver son boulot d'institutrice dans une école d'enfants belges près de Formosa.

Autour de la Noël 1915, Geoffrey quitta le front italien pour un congé bien mérité et fut invité, à l'initiative de la comtesse de Jehay, par la famille royale dans leur résidence de la Panne. Au cours du dîner, des échanges d'opinions sur la guerre eurent lieu. Geoffrey rapporte qu'il apprit ce jour là que cinq fois le roi durant l'année écoulée avait demandé la liste des personnes à récompenser et que cinq fois celle-ci avait été détournée ou bloquée par le ministre concerné. Cette fois, le Roi profitait du passage de Geoffrey en Belgique pour court-circuiter le ministre et le décorer lui-même de l'Ordre de Léopold Premier.

Geoffrey s'était pris d'affection pour un jeune Yprois, Maurice Best, qui avait été soigné par les Quakers. Après un entraînement en Angleterre ce jeune homme rejoignit Geoffrey en Italie. Maurice Best était doué pour les langues et parvint rapidement à parler le français, l'italien, l'anglais. Après la guerre il refusa toute aide et débuta dans la vie professionnelle comme simple docker à Anvers. Il parvint à gravir tous les échelons et se retrouva un beau jour directeur d'entreprise. Le couronnement de sa carrière fut certainement le jour où le roi Albert vint inaugurer à Anvers une des plus grandes grues du monde. Le roi insista pour grimper tout en haut. Maurice Best l'accompagna et pu féliciter le Roi pour sa performance.

Soeur Marguerite continua après un petit repos son job d'enseignante d'abord en Angleterre puis quelque part dans ce qui restait de la Belgique. Elle fut la première avec le Curé à retourner à Ypres après l'armistice. Elle réorganisa l'enseignement et prit part à l'immense oeuvre de reconstruction. Elle écrivit ses souvenirs de guerre "Journal d'une sœur d'Ypres". Sur une photo qu'elle envoya bien des années plus tard à Geoffrey elle écrivit ces mots qui reflètent bien son caractère exceptionnel "Dearest Commandant...Notwithstanding I must repose, I am always teaching. I think that the eternity is quiet long to repose! Is it not?"

Le Curé lui tint après la guerre un rôle important auprès de Dean de Brouwer. Il fut certainement une des personnes qui encouragea le mieux l'architecte à entreprendre l'immense tâche de la reconstruction. Beaucoup de plans avaient d'ailleurs été sauvés par lui. De plus, il avait en sa possession les dessins de chaque moulure de la cathédrale et à sa disposition un corps d'artisans qu'il avait lui-même fait former dans les orphelinats. Le premier bâtiment conçu par Dean fut érigé pour le Curé. Il lui servait à la fois d'école, d'atelier, de doyenné, de cathédrale et de bureau. Geoffrey revit le Curé longtemps après la guerre, et peu de temps avant son décès. Il vivait alors dans un orphelinat de filles tout près de Bruges qu'il avait lui-même fondé. Le Curé refusait les honneurs et restait très simple. Pour lui comme pour Geoffrey, l'année 1914 avait été une année d'émotions indicibles qui les unissaient l'un à l'autre.

Peu de gens pouvaient comprendre ce que fut la vie dans une ville coupée de tout lien avec l'extérieur, immergée dans la souffrance mais aussi dans l'héroïsme. Le Curé, Geoffrey et la Mère Supérieure responsable de l'orphelinat s'entretenaient de tout cela dans le jardin. Ils étaient continuellement interrompus par les fillettes qui venaient demander l'une ou l'autre chose au Curé. Celui-ci les écoutait puis répondait inlassablement à leurs questions. La Mère Supérieure ne cacha pas son énervement: « M. le Chanoine les gâtent de trop! » L'ancien Curé répondit avec douceur: "Elles sont si jeunes, ma mère, si jeunes... si jeunes!"

L'angélus sonna, les fillettes se rassemblèrent immédiatement autour du Curé qui les bénit chacune à leur tour. Aucune ne voulait aller dormir sans la bénédiction de leur "Patje"!

Sœur Marguerite, le Curé, et Geoffrey Winthrop Young méritent certainement d'avoir leur statue à Ypres.



Auteur: Dr Loodts.P

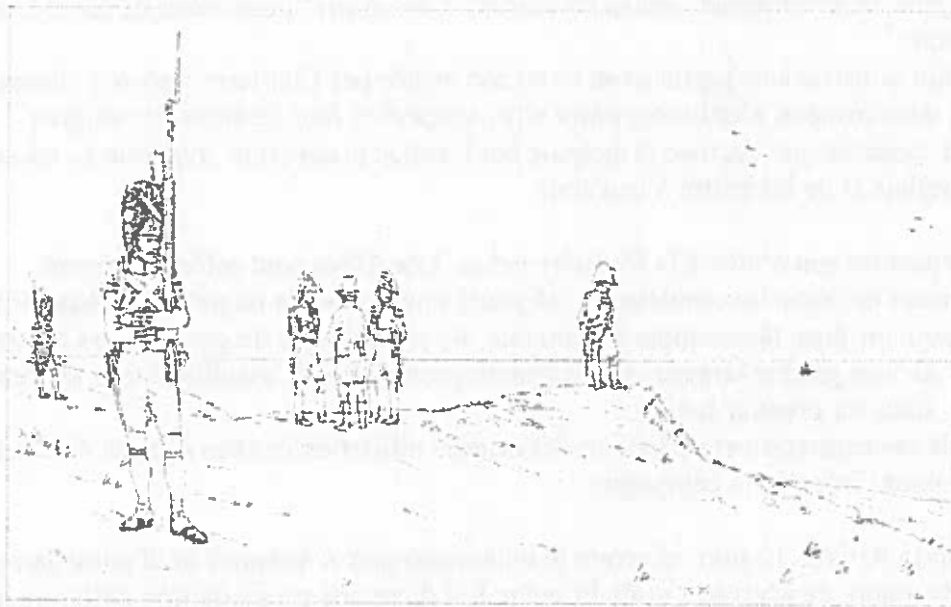
Source: Geoffrey Winthrop Young, The Grace of Forgetting, Country Life Limited London, 1953

Récit de la bataille de Waterloo

par Bernard Coppens

A l'issue de la campagne d'Allemagne (1813) et de la défaite de Leipzig, la France est envahie. Les Alliés occupent Paris et Napoléon est contraint à l'abdication (6 avril 1814). L'ancienne dynastie des Bourbons, dans la personne de Louis XVIII, est replacée sur le trône, mais les acquis principaux de la Révolution sont maintenus.

Napoléon reçoit par le traité de Paris du 30 mai 1814 la souveraineté de l'île d'Elbe. Mais très rapidement, il s'y ennue. D'autre part, les émigrés rentrés avec Louis XVIII commettent maladresse sur maladresse, exaspèrent l'opinion, et en arrivent à faire regretter Napoléon à l'armée et à une partie du pays.



Réuni à Vienne, un congrès s'occupe à redessiner l'Europe lorsqu'il apprend la nouvelle que Napoléon, échappant à la surveillance anglaise, a débarqué en France et reconquiert le pays (mars 1815).

Tous les régiments envoyés pour lui barrer la route se rallient à lui, et c'est à la tête d'une armée enthousiaste que Napoléon entre à Paris le 20 mars.

Le congrès de Vienne déclare alors que "Napoléon Buonaparte", en rompant le traité de Paris, s'est mis hors la loi, qu'il a démontré qu'il ne saurait y avoir ni paix ni trêve avec lui. Il affirme sa volonté de maintenir la paix, "et d'étouffer dans sa naissance tout projet tendant à la détruire par tous les moyens que la Providence a placés entre leurs mains."

Plutôt que d'attendre que les Alliés aient pu rassembler leurs forces pour l'attaquer, Napoléon est décidé à prendre les devants. Les alliés ont formé quatre armées pour agir ensemble :

- l'armée des Pays-Bas, aux ordres du duc de Wellington, comprend les armées anglaise, hanovrienne, brunswickoise et néerlandaise.

- l'armée du Bas-Rhin, sous les ordres du maréchal Blücher, est composée de troupes prussiennes et saxonnes

- l'armée du Rhin moyen est formée de troupes russes, sous les ordres du maréchal Barclay de Tolly.
- L'armée du Haut-Rhin sous les ordres du prince Schwarzenberg compte des troupes autrichiennes et qui proviennent des différents Etats allemands.

Décidés à agir ensemble, les Alliés prévoient une marche convergente, mais ils doivent attendre l'arrivée des Russes, et ne peuvent pas prendre l'offensive avant le 1er juillet.

En attendant, les Anglais et les Prussiens se concentrent dans les Pays-Bas afin de couvrir le nouveau royaume (formé par l'union de la Belgique et de la Hollande) contre une offensive de Napoléon.

Napoléon décide de porter l'offensive en Belgique, avec le maximum de ses forces disponibles (à peu près 120.000 hommes), de battre séparément les armées de Wellington et de Blücher, puis de se retourner contre les Russes et les Autrichiens, dont les armées sont encore en route.

Son plan aurait consisté à se porter avec toute son armée par Charleroi vers le point de jonction des deux armées, s'enfoncer entre elles, empêcher leur réunion par un gros détachement, pendant que l'armée principale bat l'armée prussienne, avant de se retourner contre les Anglais et de les battre à leur tour.

Napoléon concentre son armée à la frontière belge. Les Alliés sont informés de ces préparatifs, mais de façon incomplète, et craignant une feinte, ils ne peuvent dégarnir leur ligne: pour pouvoir faire face à toute éventualité, ils sont obligés de garder leurs troupes disséminées sur une grande largeur et une grande profondeur. L'assaillant aura évidemment l'avantage... dans un premier temps.

La rapidité de concentration et de liaison des armées alliées entre elles sera un élément déterminant pour l'issue de la campagne.

Napoléon quitte Paris le 12 juin, et arrive le lendemain soir à Avesnes où il passe la nuit. Le 14, jour anniversaire de Marengo et de Friedland, il dicte une proclamation enflammée à l'armée dans laquelle il désigne l'ennemi : « *les princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples* », (oubliant que lorsqu'il dominait l'Europe, il distribuait des royaumes à ses frères, il annexait des pays, contre la volonté des peuples) ; puis il porte son quartier général à Beaumont, où il dicte un ordre de mouvement extrêmement détaillé pour le lendemain.

Le 15 juin, à 3 heures et demie du matin, les premiers éléments franchissent la frontière. L'armée française marche sur trois colonnes : à gauche les corps de Reille (2e) et de d'Erlon (1er), par Thuin et Marchienne ; au centre, Vandamme, Lobau, la Garde impériale et la réserve de cavalerie, par Ham-sur-Heure et Marcinelle ; à droite, le corps de Gérard par Florenne et Gerpennes, vers Châtelet.

Mais partout il se produit d'importants retards.

Suite à un accident dans la transmission des ordres, le 3e corps, de Vandamme, qui n'a pas reçu son ordre de mouvement, quitte ses bivouacs avec cinq heures de retard, et retarde ainsi toutes les troupes qui devaient le suivre.

Pire : sur la droite, un des généraux de division du 4e corps, Bourmont, passe à l'ennemi avec quelques officiers de son état-major, pour rejoindre le roi Louis XVIII à Gand.

Le premier obstacle qui se présente à l'armée française est la Sambre, qui peut être traversée sur les ponts de Thuin, Marchienne au Pont, Charleroi et Châtelet. Napoléon a prescrit de passer la rivière à midi.

A gauche, le pont de Marchienne est enlevé un peu avant midi et franchi par le 2e corps (Reille), mais le 1er (d'Erlon) ne commence à le traverser qu'à 4 heures et demie.

Au centre, la prise du pont de Charleroi est retardée par l'absence de l'infanterie de Vandamme. Ce sont les marins et les sapeurs de la garde qui l'enlèvent.

A droite, le 4e corps n'arrive que tard dans l'après-midi à Châtelet.

Au sortir de Charleroi, quelques troupes prussiennes sont établies pour retarder l'avance française, mais offrent peu de résistance et se retirent vers Sombreffe. Au cours d'une charge contre ces troupes en retraite, le général Letort, un des aides de camp de Napoléon, est blessé mortellement d'une balle dans la poitrine.

Le maréchal Ney, appelé au dernier moment à l'armée, ne rejoint Napoléon à Charleroi que dans le courant de l'après-midi. L'Empereur lui confie le commandement des 1er et 2e corps, et quelques corps de cavalerie. Napoléon lui reprochera à Sainte-Hélène de n'avoir pas pris les Quatre-Bras dès le 15 juin. Ses défenseurs diront qu'il n'en avait pas reçu l'ordre, et que ses troupes n'auraient pas pu effectuer une si longue distance tout en combattant.

Après avoir défait les Prussiens le 16 juin à Ligny, Napoléon envoie le maréchal Grouchy à leur poursuite, à la tête de la réserve de cavalerie et des 3e (Vandamme) et 4e corps (Gérard), le tout formant une force de 33.000 hommes. Mais les Prussiens ne sont pas dans l'état de déroute que suppose Napoléon, et le IVe corps, celui de Bülow, qui n'a pu prendre part à la bataille, est intact. Les premiers rapports envoyés par la cavalerie font croire que les Prussiens se retirent vers la Meuse, vers leur base d'opérations, et que Napoléon a réussi à séparer les deux armées ennemies.

Napoléon lui-même se dirige vers les Quatre-Bras où il rejoint le maréchal Ney, tenu en échec la veille par l'armée de Wellington.

Celui-ci, qui vient d'apprendre la défaite des Prussiens à Ligny, décide à 10 heures du matin, de se retirer dans la direction de Bruxelles, et d'occuper une position étudiée d'avance, celle de Mont-Saint-Jean, en avant de la forêt de Soignes, un peu en avant du petit village de Waterloo. Il envoie un message pour en informer Blücher et lui dire qu'il accepterait la bataille s'il pouvait compter sur l'appui d'un corps prussien au moins.

Sous une pluie battante, l'avant-garde française menée par l'Empereur, talonne l'arrière-garde britannique, et c'est vers six heures du soir qu'elle arrive à hauteur de la Belle-Alliance. Napoléon fait ouvrir le feu par quelques pièces. La réponse de l'artillerie ennemie montre que les Alliés ont pris position. Mais il est trop tard pour forcer le passage : *"L'horizon, qui était gris, ne permettait pas à l'œil nu de voir distinctement"*, écrira le mameluk Ali.

L'épaisse couverture nuageuse avance la tombée de la nuit. Le général Drouot, le sage de la Grande Armée, aide de camp de l'Empereur, raconte ainsi l'arrivée : *"Il faisait un temps affreux. Tout le monde était persuadé que l'ennemi prenait position pour donner à ses convois et à ses parcs le temps de traverser la forêt de Soignes, et que lui-même exécuterait le même mouvement à la pointe du jour."*

Dans ces conditions, la nécessité ne se fait pas sentir de procéder à un examen méthodique du terrain.

Cette erreur sera lourde de conséquences le lendemain.

Napoléon se retire en arrière, à la ferme du Caillou.

Dans ses "*Mémoires pour servir à l'Histoire de France en 1815*", il a raconté qu'il est sorti pendant la nuit pour procéder à une minutieuse reconnaissance du champ de bataille. Conscient de ce que la méconnaissance du terrain lui avait coûté, il a raconté ce qu'il aurait dû faire. Mais vu les conditions climatiques, cette sortie nocturne, qui n'est confirmée par aucun témoignage, n'aurait rien pu lui apprendre. Les mémoires de son valet de chambre Marchand et de son mameluk Ali, le témoignage du général Bernard laissent peu de place au doute : Napoléon n'est pas sorti du Caillou pendant la nuit.

D'ailleurs, il est épuisé, il reste dans son lit, mais il ne dort pas beaucoup, étant dérangé sans cesse par les allées et venues des officiers porteurs de rapports.

Vers 2 heures arrive une lettre de Grouchy, écrite de Gembloux à 10 heures du soir, qui lui annonce qu'une colonne prussienne se retire vers Wavre ; mais cette information ne paraît pas lui faire prendre conscience du danger d'une jonction des armées de ses adversaires car, malgré les instances de l'officier qui en était porteur, il ne dicte pas de réponse.

Chez les Alliés par contre, la liaison est bien établie. Wellington reçoit un message de Blücher : le vieux maréchal répond qu'il viendra non pas avec un corps, mais avec toute son armée, et il propose, si Napoléon n'attaque pas le 18, de l'attaquer ensemble le 19.

Les troupes françaises sont disséminées entre Genappe et la Belle-Alliance. La pluie n'a pas cessé. Triste nuit pour ces hommes trempés, affamés, exténués, qui n'ont pas eu le temps de trouver du bois, et n'ont donc pas de feux pour se sécher, ni de quoi se mettre à l'abri de la pluie. On dort à même le sol, dans la boue, ou dans les moissons trempées. Pour se préparer à livrer la bataille la plus importante de leur carrière, les conditions sont loin d'être idéales. Bien qu'on soit au mois de juin, il souffle un vent d'est glacé. Ce qui augmente la rancœur des Français, c'est l'idée que ceux d'en face, eux, ont de meilleures conditions : bien nourris, bien à l'abri des intempéries. Pourtant, il n'en est rien. Pour les Anglais et les Alliés aussi, la nuit est détestable. Peu de ravitaillement, et des abris précaires. Les vétérans d'Espagne ne se rappellent pas avoir eu une aussi mauvaise nuit pendant toutes leurs campagnes de la Péninsule.

Le lendemain, les soldats voient venir le jour avec plaisir. Les plus débrouillards trouvent de quoi manger, un peu de bois pour allumer quelques maigres feux.

Les armes sont démontées, séchées, graissées, les amorces sont renouvelées, car l'humidité de la nuit les a mises hors d'état de tirer ; quand il y a moyen, les soldats font sécher les capotes.

Mais le moral, chez les Français, est bas.

Vers huit heures, l'Empereur déjeune en compagnie de quelques généraux, parmi lesquels Bertrand, Soult, Jérôme Bonaparte. La scène, habilement racontée par Napoléon dans ses Mémoires, et reprise sans discernement par tant d'historiens, a transmis l'image d'un Napoléon clairvoyant et d'un Ney un peu simplet. Mais plusieurs témoignages montrent que Napoléon reste longtemps convaincu que les Anglais ne tiendront pas la position, et que ce sont Ney et d'Erlon qui le détrompent.

Au cours de ce déjeuner, l'Empereur dit : *"La bataille qui va se donner sauvera la France et sera célèbre dans les annales du monde. Je ferai jouer ma nombreuse artillerie, je ferai charger ma cavalerie pour forcer les ennemis à se montrer et, quand je serai bien sûr du point occupé par les nationaux anglais, je marcherai droit à eux avec ma vieille Garde."*

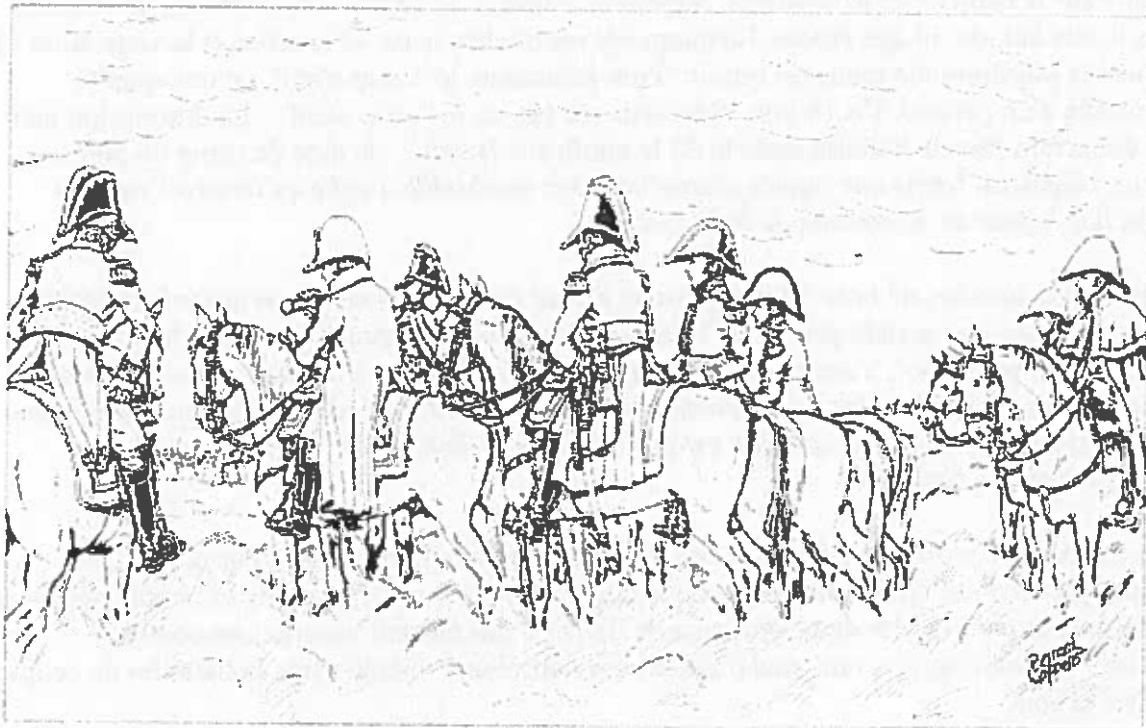
"Forcer les ennemis à se montrer"..., ces mots révèlent que l'inspection du terrain à laquelle l'Empereur a procédé ne lui a pas donné une idée bien nette du dispositif ennemi.

Quant aux Prussiens, Napoléon ne croit toujours pas qu'ils puissent intervenir. D'après Fleury de Chaboulon, le secrétaire de Napoléon, *"il ne vint dans l'esprit de personne que les Prussiens, dont quelques partis assez nombreux avaient été aperçus du côté de Moustier, pussent être en mesure de faire sur notre droite une diversion sérieuse."* Seul Jérôme Bonaparte ose hasarder l'hypothèse d'une jonction des alliés. Mais il n'est pas pris au sérieux :

"La jonction des Prussiens avec les Anglais est impossible avant deux jours, après une bataille comme celle de Fleurus, répond l'Empereur, suivis comme ils le sont par un corps de troupes considérable."

Pourtant, Blücher a donné ordre au IV^e corps de se mettre en route dès la pointe du jour et de se diriger par Wavre vers Chapelle Saint-Lambert, afin d'observer de là l'état de la situation, et d'agir en conséquence : si Wellington est sérieusement engagé, il doit tomber sur le flanc de l'armée française. Le II^e corps devra suivre le IV^e, alors que le 1^{er} devra marcher plus au nord pour joindre la gauche de l'armée de Wellington. Quant au 3^e corps, il devra tenir Grouchy en échec et assurer la liberté d'action des autres corps.

Entre neuf et dix heures, Napoléon sort, monte à cheval, observe la position, et charge le général du génie Haxo de s'en approcher davantage, *"pour s'assurer s'il avait été élevé quelques redoutes ou retranchements"*.



Puis, Napoléon va se placer sur le tertre de Rossomme, en arrière du champ de bataille, un peu en avant de la ferme du Caillou.

Répondant enfin à la lettre de Grouchy qu'il a reçue pendant la nuit, il lui donne comme instructions de se diriger vers Wavre *"afin de se rapprocher, et de lier les communications"*. Il n'est donc pas question à ce moment d'un retour du corps de Grouchy pour participer à la bataille.

A quel moment Napoléon prend-il conscience de la menace prussienne sur sa droite ? Ce point reste un des plus obscurs de l'histoire de la bataille. Il semble qu'il ne l'ait fait que progressivement, mais trop tard de toute façon, et sa volonté de masquer l'importance de sa faute a brouillé les données qui auraient permis de discerner la vérité.

D'après le bulletin, c'est dans la matinée que Napoléon aurait appris qu'un corps prussien menaçait son flanc droit, *"intention qui nous avait été connue par nos rapports, et par une lettre du général prussien, que portait une ordonnance prise par nos coureurs"*. Dans sa lettre écrite à 10 heures à Grouchy, Soult écrit : *"Cependant des rapports disent qu'une troisième colonne qui était assez forte a passé à Gery et Gentinnes se dirigeant sur Wavre."*

Mais, d'après un officier de l'état-major de l'Empereur, on croit qu'il s'agit *"d'un corps égaré et échappé à notre poursuite, qui se mouvait comme pour se porter sur ses derrières"*. L'importance de la menace n'est pas perçue, et il semble que Napoléon n'ait pris aucune mesure pour y faire face.

En fait, cette colonne aperçue du côté de St Gery semble être la reconnaissance du major de Witowisky, envoyé de grand matin reconnaître les défilés de la Lasne et qui a signalé avoir rencontré une patrouille française à Maransart.

Installé sur la hauteur de Rossomme, Napoléon a devant lui ce qui sera le champ de bataille, mais il s'en fait une image fautive. Le temps est encore brumeux, et le relief et la végétation lui cachent la physionomie réelle du terrain. Pour beaucoup, le "coup d'œil" est une qualité essentielle d'un général. Ce 18 juin, Napoléon n'a pas eu le "coup d'œil". La description qu'il fera du terrain dans le bulletin dicté le 20 le confirme. Baudus, un aide de camp de Soult, décrira Napoléon *"dans une espèce d'apathie assez semblable à celle qu'on avait eu à lui reprocher le jour de la bataille de la Moscowa"*.

Devant lui, à gauche, un bois. Mais personne ne sait que ce bois cache un ensemble fortifié qui va absorber une grande partie de l'infanterie française. Le commandant Lachouque, dans *"le Secret de Waterloo"*, a écrit : *Certains officiers d'état-major et aussi quelques généraux ignorent même que, derrière les frondaisons d'Hougoumont, (...) se trouvent un château, une ferme ; ils pensent que ce boqueteau est une avancée de la forêt de Soignes jugée impénétrable par Napoléon.*

Mais Lachouque n'ose pas aller plus loin. Pourtant, le bulletin de l'Empereur écrit le 20 montre que lui aussi ignore ce que cache le bois d'Hougoumont. Et les lettres écrites peu après par Jérôme et par Foy, les deux généraux de division qui mènent les attaques contre la position, montrent qu'eux non plus n'étaient pas conscients -même après la bataille- de ce que recelait le bois.

Au centre, la chaussée de Bruxelles s'enfonce dans un bosquet d'arbres d'où dépassent, à gauche, quelques toits. Napoléon croit qu'il s'agit de la ferme de Mont-Saint-Jean, qu'une erreur sur la carte place d'ailleurs du côté gauche de la route. Et le village de Mont-Saint-Jean n'est pas derrière la crête, comme le croit l'Empereur, mais mille mètres plus loin. Un paysan de l'endroit qu'on a réquisitionné comme guide, le cabaretier Decoster, qu'on a dû lier sur un cheval, aurait pu sans doute éclairer Napoléon. A la lecture de l'ordre dicté par Napoléon, et à la lecture du bulletin rédigé à Laon, il est manifeste qu'il ne l'a pas fait. Napoléon ne comprendra le terrain que quand il lira à Sainte-Hélène les relations anglaises. En 1816, le général commandant le génie de l'armée écrira encore que le centre de l'armée anglaise était *"fortifié par le village de Mont-Saint-Jean au nœud des routes de Charleroi et de Nivelles à Bruxelles"*.

Ce que Napoléon prend pour la ferme de Mont-Saint-Jean est la ferme de la Haie-Sainte, occupée par le 2e bataillon léger de la King's German Legion, et sommairement mise en état de défense.

Le général Haxo revient rendre compte de sa reconnaissance, et dit qu'il n'a pas aperçu de trace de fortification. Haxo n'a pas bien regardé. Il y a un abattis et une barricade jetés en travers de la route, à la hauteur de la Haie-Sainte, et le château et la ferme de Hougoumont sont bel et bien fortifiés. Mais il n'était pas allé voir ce qu'il y avait derrière le bois d'Hougoumont. Il ne serait d'ailleurs probablement pas revenu.

L'armée française prend position : le 1er corps à droite de la route, depuis celle-ci jusque vers la Papelotte, le 2e corps de l'autre côté de la route, la division Jérôme à la gauche, touchant au bois de Hougoumont.

Le 6e corps est placé en réserve, derrière la droite du 1er corps. C'est la place que lui donne Napoléon dans le bulletin, ainsi que la plupart des témoins. Dans la dictée de 1818, Napoléon le place plus au centre, à droite de la chaussée de Bruxelles, et dans la dictée de 1820, à gauche de cette route. Ce déplacement n'est pas dû à une mémoire défaillante, mais à une volonté de la part de Napoléon de masquer ses fautes les plus importantes.

A onze heures, Napoléon dicte un ordre pour la bataille. Un des aides de camp de Ney, le commandant Levavasseur, a raconté la scène :

Un peu avant midi, l'Empereur dicte l'ordre que Soult écrit sur son calepin, puis le major-général déchire la feuille et la donne au maréchal Ney, qui, avant de me la remettre pour la communiquer aux généraux en chef, écrit en marge au crayon : "Le comte d'Erlon comprendra que c'est lui qui doit commencer l'attaque."

L'ordre dicté par Napoléon était le suivant :

"Une fois que l'armée sera rangée en bataille, à peu près à 1 h. après-midi, au moment où l'Empereur en donnera l'ordre au Maréchal Ney, l'attaque commencera pour s'emparer du village de Mont-Saint-Jean, où est l'intersection des routes. A cet effet, les batteries de 12 du 2e corps et du 6e se réuniront à celle du 1er corps. Ces 24 bouches à feu tireront sur les troupes du Mont-Saint-Jean, et le Comte d'Erlon commencera l'attaque, en portant en avant sa division de gauche et la soutenant, selon les circonstances par les divisions du 1er corps."

Le 2e corps s'avancera à mesure pour garder la hauteur du comte d'Erlon. Les compagnies de sapeurs du premier corps seront prêtes pour se barricader sur le champ à Mont-Saint-Jean.

On voit que pour l'Empereur, ce qu'il a devant lui, c'est le village de Mont-Saint-Jean. La portée des pièces de 24, d'ailleurs, ne permettrait pas d'atteindre le hameau à l'endroit où il se trouve réellement. C'est donc que Napoléon croit que le village se trouve derrière la crête. C'est aussi pour cette raison qu'il ordonne aux sapeurs d'être prêts à se barricader sur-le-champ, ordre qui n'aurait pas de sens si l'objectif était encore un kilomètre plus loin, avec une armée anglaise à traverser !

Le commandant Levassasseur s'élançe pour porter l'ordre :

Je pars par la gauche, au galop, et j'atteins d'abord le prince Jérôme, dont les troupes occupent en masse un vallon, en arrière d'un petit bois.

Les mots griffonnés par Ney étaient les suivants :

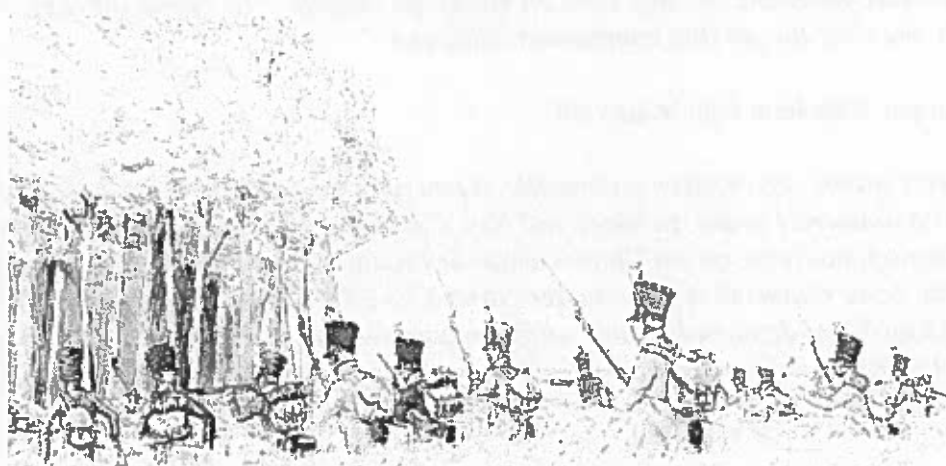
Le Comte d'Erlon comprendra que c'est par la gauche que l'attaque commencera, au lieu de la droite. Communiquer cette nouvelle disposition au Général en chef Reille.

Ney n'avait voulu que préciser l'ordre de Napoléon, il y a porté de la confusion. D'après Reille et Levassasseur, c'était la gauche du 1er corps, au centre de la première ligne, qui était visée. Certains historiens, par contre, ont à tort interprété ces mots comme voulant dire que c'était la gauche de l'armée, donc la division Jérôme qui devait commencer l'attaque. Il n'est donc pas étonnant que Jérôme ait pu, lui aussi, mal interpréter l'ordre. Car il écrira, le 15 juillet :

"A midi un quart, je reçus l'ordre de commencer l'attaque ; je marchai sur le bois que j'occupai à moitié après une vive résistance, tuant et perdant beaucoup de monde ; à deux heures j'étais entièrement maître du bois, et la bataille était engagée sur toute la ligne"

Pourtant l'ordre que lui porte Levassasseur dit bien que l'attaque commence sur Mont-Saint-Jean. Et Reille, qui commande le 2e corps, dira que Jérôme a outrepassé les ordres.

L'hypothèse d'une méprise de la part de Jérôme, due à la formulation imprécise de Ney, n'est pas à écarter.



La façon dont les attaques contre Hougoumont ont été menées a toujours été un sujet d'étonnement pour tous les militaires qui ont étudié la bataille. La seule explication plausible est que Napoléon et ses généraux ne savaient pas ce que cachait le bois d'Hougoumont. Ceci est confirmé par tous les récits écrits après la bataille par les combattants français. Aucun, pas même Foy et Jérôme n'ont connaissance de ce qui s'est réellement passé dans ce bois où ils envoyaient leurs troupes par petits paquets. Ce n'est qu'au cours des combats qu'ils apprennent qu'il y a "des maisons, un village". Mais aucun d'eux n'a conscience de la configuration réelle de l'ensemble, un château et une ferme dont les bâtiments forment un rectangle fortifié : "faillite de la liaison et des transmissions". Quatre compagnies de Guards anglais occupent le château qu'ils ont mis en état de défense pendant la nuit, un bataillon de Nassau et deux compagnies hanovriennes occupent le bois et les abords.

En 1816, le bois d'Hougoumont fut rasé, et plus personne n'imagina que Napoléon avait pu ne pas voir un obstacle qui n'était devenu visible qu'un an après la bataille !

Dans ses Mémoires dictés à Ste Hélène, Napoléon écrit qu'avant de donner le signal à la grande batterie, il aperçut dans la direction de Saint-Lambert *"un nuage qui lui parut être des troupes"*. Ignorant s'il s'agissait de Grouchy ou d'un corps prussien, il aurait envoyé dans cette direction les divisions de cavalerie légère de Domon et de Subervie. Un quart d'heure plus tard, un hussard prussien fait prisonnier lui aurait été amené.

Mais toute cette histoire est-elle vraie ? Sans même s'arrêter au fait que le temps brumeux ne permettait pas de voir bien loin, et que des troupes sur un terrain détrempé ne produisent pas de nuage, il semble que Domon, Subervie et le 6e corps n'aient pas fait mouvement à ce moment là.

Est-ce bien à ce moment là que Napoléon dicte à Grouchy la lettre que celui-ci ne recevra qu'à sept heures, et qui contiendrait ce post-scriptum : *"Une lettre qui vient d'être interceptée porte que le général Bülow doit attaquer notre flanc droit. Nous croyons apercevoir ce corps sur les hauteurs de Saint-Lambert. Ainsi ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et nous joindre, et pour écraser Bülow que vous prendrez en flagrant délit."*

Cette lettre ne se trouve pas dans le registre du major-général, et plusieurs indices donnent à penser que celle qui est connue a pu être "arrangée".

La grande batterie

"Je ferai jouer ma nombreuse artillerie, avait dit l'Empereur. En effet, une concentration de canons, qui devait originellement être composée de 24 pièces de 12, fut augmentée par les batteries divisionnaires pour arriver à constituer "la grande batterie", dont Napoléon porte le chiffre à 80 pièces. Elle fut disposée sur une arête devant la Belle-Alliance, à droite de la chaussée. La grande batterie ouvrit le feu vers une heure pour préparer l'attaque du 1er corps. Mais ce feu d'artillerie, qui ne pouvait se faire que par approximation contre des troupes dissimulées à la vue, sur un terrain détrempé où les boulets ne ricochaient pas, n'eut pas les effets qu'en attendait Napoléon.

Attaque du 1er corps.

Conformément à l'ordre dicté à onze heures, Ney et le comte d'Erlon lancent l'attaque contre les positions anglaises.

Les quatre divisions du premier corps d'armée sont rangées selon un dispositif inhabituel, qui n'est pas prévu par le règlement : les bataillons déployés alignés les uns derrière les autres formant des masses compactes. Ce dispositif ne permet pas aux troupes de prendre une formation défensive en cas d'attaque de la cavalerie. Napoléon, dans ses dictées, n'a jamais critiqué la disposition adoptée. C'est Jomini qui le premier y voit une des causes du désastre. Et puisque faute il y avait, il convenait de trouver un responsable, un coupable : Ney ou d'Erlon, (puisque'il était impossible d'imaginer que Napoléon ait pu commettre une telle faute), lequel des deux pouvait avoir été assez inepte pour ordonner une telle formation "macédonienne" ? Pourtant, vu la latitude que laissait Napoléon à ses subordonnés, il y a tout lieu de croire que c'est lui même qui a ordonné cette formation. Bugeaud d'ailleurs écrira en 1833 au maréchal Soult : *Il est bien surprenant que Napoléon ait plusieurs fois commandé lui-même cette ordonnance de combat, qui ne vaut même rien comme manœuvre préparatoire, car on ne peut qu'avec de grandes difficultés se former sur l'un des côtés du carré.*

La 1^{re} division attaque la ferme de la Haie-Sainte, les 2^e et 3^e traversent le vallon et avancent avec difficulté dans les terres détrempées. Au moment où les troupes s'apprêtent à franchir le chemin, elles sont assaillies à la baïonnette par l'infanterie de Picton, puis par la cavalerie lourde britannique. Celle-ci taille dans les colonnes françaises, qui ne forment plus qu'un troupeau désorganisé, et sur sa lancée, traverse le vallon et vient jeter le désordre dans les pièces de la grande batterie. Mais une brigade des cuirassiers de Milhaud, et le 4^e régiment de lanciers anéantissent pratiquement les dragons britanniques, dont les débris sont recueillis par la cavalerie de Vandeleur.

Pendant ce temps, à gauche de la route, une brigade de cuirassiers, chargée par Ney de nettoyer les abords de la Haie-Sainte, se fait ramener par la brigade des Guards à cheval de Somerset.

L'échec de l'attaque du 1^{er} corps est complet. Les Alliés ont fait 3000 prisonniers, mis hors combat une quinzaine de pièces d'artillerie et pris deux aigles.

Les 2^e et 3^e divisions sont absolument désorganisées. La 1^{re} et la 4^e vont poursuivre, pendant des heures, un combat d'escarmouches contre la ligne anglaise, en portant leurs efforts sur la ferme de la Haie-Sainte d'une part, et sur le hameau de Smohain de l'autre, tandis que de furieux combats se livrent autour du château d'Hougoumont.

Afin de soustraire ses troupes au feu de l'artillerie française, Wellington les fait reculer de quelques pas. Ney, voyant ce mouvement de repli, pense que les Alliés entament la retraite. Il lance sur eux les cuirassiers de Milhaud.

Ceux-ci sont suivis par la cavalerie légère de la Garde. Les cuirassiers escaladent le plateau, ce qu'on appelle le "Mont-Saint-Jean". Le centre droit allié, objet de cette attaque, s'est disposé en carrés. Les artilleurs anglais, placés en avant, tirent une dernière décharge, puis courent se réfugier dans les carrés. Les canons anglais sont aux mains des Français, inutiles trophées, puisque les Français ne songent ni à les enclouer, ni à les emporter.

A plusieurs reprises, les cuirassiers vont s'attaquer aux carrés, en vain. Napoléon estime le mouvement prématuré, mais il le fait soutenir par le corps de cavalerie de Kellermann.

Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, du général Guyot suivent le mouvement : Napoléon n'a plus de réserve de cavalerie.

Pendant des heures ont lieu sur le plateau des charges insensées, car elles ne sont pas combinées avec l'artillerie et l'infanterie.

Pendant qu'ont lieu ces grandes charges, la Haie-Sainte finit par être emportée. Les Français peuvent alors s'approcher encore davantage de la ligne anglaise et harceler par un feu de tirailleurs les troupes qui se trouvent en face d'eux

Le 27th Enniskillen regiment of foot, exposé au feu des tirailleurs et d'une batterie d'artillerie à cheval, perd plus de la moitié de son effectif. C'est, pour Wellington, le moment le plus critique de la bataille. Le centre de son armée est à découvert. Il suffirait d'une dernière poussée des Français pour percer la ligne, et remporter la victoire. Mais les troupes françaises sont épuisées, à bout de forces. Et Napoléon, à cause de la disposition du terrain, ne se rend pas compte de l'état exact de la situation. D'ailleurs, son attention est attirée ailleurs.

A quatre heures et demie, des coups de feu et d'artillerie se font entendre sur la droite. D'après l'ensemble des témoignages, Napoléon ignore s'il s'agit de Grouchy ou de Blücher. Mais il ne tarde pas à être renseigné. Ce sont les Prussiens qui le prennent en flanc. Ceux-ci ont marché depuis Wavre, par d'affreux chemins étroits, encaissés, défoncés par la boue. Ils sont stupéfaits de ne trouver aucune opposition dans leur marche. Ils débouchent sur le champ de bataille sans avoir vu un seul Français, alors que le plus petit peloton aurait pu retarder une armée dans les défilés de la Lasne. Aucune force française dans le bois de Paris, ni même au-delà. Domon Subervie, Lobau n'ont pas exécuté les ordres de Napoléon.

Mais les ont-ils reçus ? Et ces ordres ont-ils réellement été donnés ?

Ne serait-ce qu'à quatre heures et demie que Napoléon aurait envoyé l'ordre à Grouchy de marcher sur Saint-Lambert et d'attaquer Bülow ? Grouchy a reçu l'ordre, mais à sept heures seulement.... Combien de temps aurait-il fallu à un officier pour rejoindre Grouchy ? C'est Napoléon lui-même qui nous donne la réponse : deux heures !

En sortant du bois de Paris, les Prussiens forment leur ligne parallèlement à la chaussée de Bruxelles et l'étendent vers la droite, en vue de rejoindre la gauche de Wellington, et vers la gauche, dans la direction du village de Plancenoit, afin de prendre l'armée française à revers et de lui couper sa retraite.

Napoléon dirige vers eux le 6e corps et la Jeune Garde. Malgré leur infériorité numérique, les Français parviennent à contenir Bülow. A l'extrême droite, les troupes de la division Durutte redoublent d'efforts pour empêcher la jonction des Prussiens et de la gauche alliée, et ils s'emparent du hameau de Smohain.

Mais pour Blücher, l'objectif est atteint : donner de l'air à l'armée de Wellington, qui résiste jusqu'à la limite aux furieuses attaques de Ney.

Un peu avant sept heures, on aperçoit à la droite de la première ligne française, dans la direction d'Ohain, un feu d'artillerie et de mousqueterie.

Est-ce Grouchy qui prend les Alliés à revers ? Napoléon fait annoncer l'heureuse nouvelle aux troupes sur toute la ligne, afin de stimuler leur ardeur. Mais ce n'est pas Grouchy. C'est le corps de Ziethen qui, parti de Bierges à 2 heures, était arrivé vers 6 heures en vue du champ de bataille. Sur les instances pressantes du général Müffling, attaché prussien auprès de Wellington, le 1er corps, au lieu d'aller rallier le corps de Bülow, va renforcer la gauche anglaise à Smohain et la Papelotte. Ces nouvelles forces prussiennes se joignent à l'armée de Wellington à l'angle de jonction des deux lignes françaises.

Napoléon jette alors ses dernières réserves dans la bataille : les bataillons de la Moyenne Garde s'avancent, gravissent la pente du plateau, renversent une ligne de tirailleurs, mais sont accueillis par le feu le plus terrible de mousqueterie et de mitraille. Un des bataillons de la Garde voit se dresser devant lui un mur rouge : ce sont les Guards de Maitland qui étaient couchés à terre et qui, se dressant au commandement de Wellington, font feu pratiquement à bout portant.

Cette attaque trop faible n'est soutenue ni par la cavalerie, ni par l'artillerie, ni par les débris des 1er et 2e corps épuisés. Arrêtée par les Guards britanniques, prise en flanc par les Néerlandais de Chassé et par le 52nd light Infantry, la Moyenne Garde chancelle, recule. A la vue de l'échec de cette troupe réputée invincible, l'armée, dont le moral a été affecté lorsqu'elle s'est rendue compte que l'arrivée annoncée de Grouchy n'était qu'un leurre, se débande. Tous, infanterie, artillerie, cavalerie confondues, se précipitent sur la route, dans l'espoir d'échapper à l'étreinte des troupes anglaises et prussiennes.

La brigade de cavalerie légère anglaise Vivian, ramenée de la gauche au moment de l'arrivée de Ziethen, est lâchée dans la plaine et sabre les fuyards.

Wellington, conscient de ce que le moment est venu de transformer une défensive acharnée en victoire retentissante, sous peine de laisser le profit politique de la bataille à ses alliés prussiens, donne l'ordre à son armée d'avancer.

La Vieille Garde, qui n'a pas encore donné et qui est formée en carrés le long de la chaussée, contient pendant quelque temps l'avance alliée. Mais dans la panique générale, elle ne peut pas changer la face des choses. Quelques moments de résistance, sans doute ornés de gros mots plutôt que de phrases héroïques, seront grossis outre mesure, et fourniront matière à tableaux consolateurs. Entraînée elle-même par ce mouvement inexplicable, la Garde suit, mais en ordre, la marche des fuyards.

A Plancenoit, où la lutte s'est poursuivie avec un acharnement extraordinaire, deux bataillons de la Vieille Garde ont tenu le village jusqu'à la tombée du jour, permettant le repli des débris de Lobau.

Les Prussiens de Ziethen, qui débouchent du chemin d'Ohain, ont repoussé les Français devant eux ; ils ont comme objectif le cabaret de la Belle-Alliance, bien visible de loin. C'est là que Blücher rencontrera Wellington en le saluant en français : "*Quelle affaire !*" Les deux commandants en chef conviennent que la poursuite sera confiée aux Prussiens, les troupes anglaises étant dans un état d'épuisement qui leur interdit tout effort supplémentaire.

Les débris de l'armée française s'engouffrent le long de la chaussée vers Charleroi. Dans la petite ville de Genappe, le pont sur la Dyle, passage obligé, forme un défilé étroit qui ne fait qu'accroître le désordre. L'arrivée des troupes prussiennes chasse les fugitifs qui avaient pensé pouvoir y passer la nuit. Napoléon manque être pris au moment où il monte dans sa berline. Il n'a que le temps de s'échapper, la voiture et tout ce qu'elle contient tombe aux mains des Prussiens. L'armée française n'est plus qu'un troupeau en déroute.

"Waterloo, écrira le professeur Bernard, est un tournant dans l'histoire de la tactique.

Si l'artillerie britannique joue un rôle capital à Waterloo, les feux de l'infanterie alliée sont également meurtriers. L'une et l'autre désagrègent les formations d'attaque adverses beaucoup trop massives ; elles annoncent les changements que devrait subir la tactique devant la puissance accrue de l'armement. Pour longtemps, le feu posté va disqualifier la méthode du choc. (...) Waterloo inaugure ainsi une ère de la tactique qui va durer 124 ans, 1815-1939 : celle de la primauté de la défense sur l'attaque. "

Napoléon, en cherchant par ses écrits à masquer sa responsabilité dans la défaite, a empêché les militaires français de tirer de la défaite les enseignements qui s'imposaient. En 1900, le colonel Foch (futur maréchal) écrira : *"Les lauriers de la victoire flottent à la pointe des baïonnettes ennemies. C'est là qu'il faut aller les prendre, les conquérir par une lutte corps à corps, si on les veut"*. (Des principes de la Guerre.)

De 1914 à 1917, ignorant les leçons de Waterloo, l'armée française attaquera "à la pointe des baïonnettes".

Charles de Gaulle, prisonnier en Allemagne, écrira dans ses carnets, en 1916 : *"quelle erreur d'avoir voulu faire la guerre au XXe siècle d'après les formes de Napoléon..."*

A quel prix ?

Invitation à « MONCHARTOURN 2012 »

« Sur les pas de l'Empereur ! »

Dans le cadre du 75^e anniversaire du Cercle Royal des Officiers de Réserve de Charleroi et en compagnie de nos amis des Cercles de Mons et de Tournai, nous vous invitons à nous rejoindre, très nombreux, à cette journée du samedi 12 mai prochain qui sera entièrement consacrée à l'Empereur Napoléon.

Cette journée sera organisée en fonction du trajet que fit l'Empereur, des 16 au 18 juin 1815, de Charleroi à Ligny où il livra sa dernière bataille victorieuse et où nous visiterons, avec guide, le Musée de la bataille ; puis de Ligny aux Quatre-Bras et à la Ferme du Caillou, le dernier Quartier Général de Napoléon où un guide nous prendra en charge pour le reste de la journée. De là, nous nous rendrons sur le plateau de Mont Saint-Jean où nous déjeunerons pour, l'après-midi, suivre la bataille sur le terrain depuis un petit train ; visiter le fameux « Panorama » et le « Musée de cire » où nous retrouverons les personnages historiques qui ont marqué la bataille, plus vivants que nature. Enfin, nous visiterons le Musée dédié au vainqueur de cette bataille à jamais fameuse : Wellington.

N'est-ce pas une journée exceptionnelle à laquelle nous vous convions ? Nous espérons de tout cœur que nos efforts pour vous la proposer pour un prix modique, tous frais compris (sauf les boissons) seront récompensés par vos nombreuses présences. Revivre pareille bataille avec les explications d'un guide averti ; retrouver ainsi, quasi deux siècles plus tard, un site qui n'a pas - ou guère - été modifié ; voir et ressentir ce que ces soldats ont vécu et souffert dans la débâcle, n'est-ce pas une occasion unique à ne pas laisser échapper ? Aussi, nous en sommes certains, c'est très nombreux que vous vous presserez pour enregistrer vos inscriptions. Faites-en part à vos amis et connaissances : tous seront les bienvenus ! Une journée entre amis, quoi de plus gai et de plus gratifiant ? Nous comptons sur vous !

Programme détaillé de la journée :

- | | |
|--|----------------|
| 1.- Rassemblement à la Caserne Trésignies :
(parking possible dans la cour de la caserne) | 07h45. |
| 2.- Départ vers Ligny : (horaire strictement respecté) | 08h00. |
| 3.- Visite du Musée de Ligny : | 08h45 – 10h00. |
| 4.- Visite du Musée du Caillou (dernier Q.G. de Napoléon) | 11h00 – 11h45. |
| 5.- Arrivée au parking de la Butte du Liob : | 12h15. |
| 6.- Déjeuner (boissons non comprises) : | 12h30 – 14h30. |
| 7.- Rassemblement pour les visites : | 14h45. |
| - Visite guidée du périmètre et du champ de bataille. | |
| - Cinéma (projection de 2 films sur la bataille) | |
| - Visite du Panorama. | |
| - Visite du Musée de cires. | |
| 8.- Départ vers Musée Wellington : | 17h00. |
| 9.- Fin des visites : | 18h00. |

Attention !

=====

1.- Prix de la journée tout compris (sauf les boissons) : 60,00 €.
(Soixante Euros)

2.- Les réservations se feront uniquement par ordre de rentrée du bulletin d'inscription ci-joint, par poste ou par fax, auprès de André BALERIAUX, Avenue des Chênes. 29. 6001.- MARCINELLE pour le samedi 28 avril, dernier délai. Vous comprendrez que nous avons des engagements envers les responsables sur place d'une part, et envers le restaurateur d'autre part.

Toute autre moyen d'inscription est proscrit.

Le fait d'avoir renvoyé le bulletin d'inscription implique automatiquement l'obligation de paiement de la somme due au compte du CRORC de Charleroi,

n° BE19 0011 9482 7812

pour le samedi 28 avril 2012 au plus tard. Pour des raisons évidentes, il ne sera en aucun cas dérogé à cette règle.

3.- Si pour des raisons indépendantes de sa volonté le Cercle devait annuler le voyage, votre paiement vous serait retourné intégralement au n° de compte par lequel vous avez effectué votre versement.

Si pour une raison quelconque vous deviez annuler votre inscription, cette annulation ne pourra se faire que jusqu'au 28 avril 2012 inclusivement. Votre paiement vous serait alors retourné intégralement.

Passé ce délai du 28 avril 2012, vous ne pourrez malheureusement plus prétendre qu'à un remboursement de 50%.

En cas de désistement postérieur au 28 avril 2012, vous ne pourrez plus prétenre à un quelconque remboursement.

4.- Commentaires : les visites tant à Ligny que du Caillou et par la suite de la journée, seront guidés et commentées par un guide spécialisé.

De manière à laisser le choix des boissons aux participants, celles-ci, mis à part l'apéritif qui vous sera servi avant le repas du midi, ne sont pas comprises dans le prix de la journée.

Nous espérons bien évidemment que le soleil sera de la partie. Munissez-vous cependant d'un vêtement imperméable ou d'un bon parapluie pour le cas où le pluie ferait son apparition lors des visites du champ de bataille l'après-midi.

5.- Possibilités de contact :

André BALERIAUX. 2 Tel ou Fax : 071. 36.42.66.

Nous espérons que, comme les années précédentes, ce programme rencontrera auprès de nos membres, le succès qu'il mérite et que, avec vos amis et connaissances – tous les bienvenus – nous aurons le très réel plaisir de vous compter très nombreux parmi nous !

Bien amicalement.

Le Comité du CRORC.



BULLETIN D'INSCRIPTION.

(A renvoyer pour le samedi 28 avril 2012 au plus tard.)

NOM et PRENOM :

Adresse complète :

Je participerai au voyage à Waterloo du 12 mai 2012.

Je réserve place(s) et verse au compte n°

BE19 0011 9482 7812 du CRORC la somme

de :

..... x 60,00 € =

Le

(signature)

(' découper et renvoyer, complété et signé, à André Balériaux, Avenue des Chênes, 29 à 6001. Marcinelle.)

INDIGNEZ VOUS !

Nous vivons une époque des plus troublées. Plus rien ne semble aller dans notre société mondialisée postindustrielle.

Les prix augmentent partout et surtout les biens de premières nécessités. L'énergie ne fait qu'augmenter. Le chômage monte en flèche. La crise économique s'installe durablement. La crise politique elle aussi a pris le pays en otage. Nous vivons en effet une véritable crise de civilisation qui nous affecte profondément et qui tend à bouleverser considérablement nos modes de vie traditionnels.

Les constats ainsi posés sont assez négatifs voire interpellants. Nous les européens avons vécu largement au dessus de nos moyens alors que cela fait quand même plus de 30 ans que diverses crises néolibérales nous ont affectés violemment sur le plan socio économique.

Avons nous pris le temps d'y réfléchir et surtout d'infléchir le cours de notre histoire.

Que représente alors face à ces divers chaos l'avenir du genre humain. Sa sécurité matérielle et affective. Sa dignité. Son bien être socio culturel. Pour les financiers qui agissent en toute impunité et qui arrivent à même déstabiliser des états (Italie, Grèce, Espagne,...) bien peu de chose en réalité.

Que faire se demande le citoyen lambda totalement déboussolé pas tant de cataclysmes et de crises.

Céder aux réponses toutes faites de l'extrême-droite ? Non !

Ne rien faire, se résigner ? Non !

Etre fataliste? C'est la vie ? Non !

Faire comme on a toujours fait ? Non !

Il faut repartir à la base du combat démocratique et s'indigner de tout ce qui ne fonctionne pas, des gens qui abusent de leurs pouvoirs, de la finance folle qui nous mènera droit à notre ruine, de l'état de notre enseignement et des connaissances de base de nos élèves, de cette pauvreté qui chaque jour jette un peu plus de monde à la rue et qui nous réduit à l'état d'assisté, voilà le premier sentiment qui devrait tous nous animer.

INDIGNEZ VOUS CITOYENS BELGES FACE A TANT D'INJUSTICES ET TANT DE SOUFFRANCES ET SOYEZ PRÊTS A CONSTRUIRE UN MONDE PLUS JUSTE ET PLUS SOLIDAIRE.

Il est de devoir de chaque être humain d'être conscient du bien très précieux qu'est la liberté économique et la protection sociale. Sans cela pas de droit de l'homme et de démocratie.

Il est temps de se réveiller si nous ne voulons pas voir ressurgir les dangereux fantômes de l'extrême droite et d'une troisième guerre mondiale pas si utopique que cela.



SOIS UN MENSCH MON FILS

David Susskind est parti dans "l'autre monde" à 86 ans entouré de l'affection des siens.

C'était un homme remarquable à plus d'un titre .

Tout d'abord par son engagement à défendre un judaïsme laïc. Il participa en effet à la création du CCLJ en 1959 en donnant à la communauté juive de Belgique la possibilité de faire vivre ses racines juives mais sans référence religieuse. Plus de 50 ans après sa fondation le CCLJ est devenu

un acteur important de la vie laïque en Belgique et un opérateur d'éducation permanente confirmé.

Ensuite, il mena aussi un long combat pour la restitution des biens juifs spoliés pendant la seconde guerre mondiale en Belgique à travers la Fondation du Judaïsme pour la restitution des biens juifs spoliés.

Il se battit aussi pour qu'on prenne en compte la situation des juifs de l'URSS dont on parlait peu et qui cherchaient à quitter ce pays.

Enfin, et c'est une cause emblématique il défendit toujours avec opiniâtreté le camps de la paix en Israël et surtout le dialogue et une coexistence pacifique avec les Palestiniens.

Mais le plus important chez Susskind reste avant tout son héritage humaniste et son inlassable combat pour un monde plus pacifié, plus solidaire et plus tolérant.

Voilà ce que nous retiendrons de David Susskind c'est sa qualité d'homme au service des autres, son empathie pour les personnes en souffrance, sa volonté de permettre à la communauté juive d'avoir une identité laïque dissocié de la religion juive.

Tout cela David l'a reçu en héritage de ses parents et notamment de sa mère qui lui a dit dans un dernier au revoir poignant avant la déportation

" SOIS UN MENSCH MON FILS".

Julien CASIMIR
Historien. Membre F.I.Régio.Bxl.

HOMMAGE DU F.I.

David SUSSKIND, Fondateur et Président du CCLJ (Centre Communautaire Laïc Juif de Belgique) nous a quittés ce 25 novembre 2011. Le COMITÉ NATIONAL DU FRONT DE L'INDÉPENDANCE tient avec solennité à saluer la Mémoire d'un Grand Homme, d'« Un MENSCH » qui consacra une immense partie de sa vie à la Paix au Proche Orient, au rapprochement des peuples et à leur compréhension mutuelle, qu'il promeut la défense de la Laïcité Juive en Belgique en créant le CCLJ en 1959, qu'il oeuvra pour le respect de nos valeurs démocratiques, qu'il milita pour la restitution des biens Juifs spoliés en Belgique par les nazis et leurs complices. Enfin qu'il prit part avec verve et ténacité à la lutte antifasciste contre toutes les résurgences nauséabondes néonazies, fascistes et extrémistes antisémites de tous bords.

Le Comité National du F.I.

(CHIL) HENRI ELBERG, UN TÉMOIN FIDÈLE INDISPENSABLE ET EXCEPTIONNEL, UNE AMITIÉ INDÉFECTIBLE.

Le **MUSÉE NATIONAL DE LA RÉSISTANCE**, et ses activités liées à celles de la transmission de la mémoire, accueille chaque année des écoles dont certaines directions et professeurs sont soucieux de faire connaître à la jeunesse l'histoire du passé de la Résistance et celle de la Shoah.

De nombreux témoins actifs et assidus passent par le musée afin de transmettre leur vécu. Malheureusement beaucoup de nos Amis nous ont déjà quittés, des Amis qui nous étaient chers tels David LACHMAN, Rik SZYFFER. des récits bouleversants et douloureux mais avec toujours au bout du compte un message d'espoir et d'humanité incitant la jeunesse à ne "jamais oublier" et ne "jamais baisser les bras". Une authentique "leçon de courage" ! Parmi ces Témoins "exceptionnels" il en reste encore très peu, et Chil ELBERG fait partie de ceux-là. Chil a connu l'enfer des camps nazis et plus spécialement celui d'Auschwitz-Birkenau, l'effroyable camp d'extermination.

Lors d'une interview accordée à Denis Baumerder du CCLJ dans la revue "REGARDS" n°721.Nov.2010, Chil retraçait un résumé de son parcours dans cet enfer concentrationnaire nazi. Nous retranscrivons ci-après le récit de cet entretien.

Des 1.800 déportés du 8ème convoi vers la mort, huit sont revenus. "Je suis le dernier en vie...", confie Henri Elberg. Il se souvient avec précision des neuf camps où il a séjourné et souffert, confronté à l'horreur que l'on sait. Travailler ou mourir. "J'avais 17 ans et j'étais heureusement plutôt cosatud". Chil, comme on le surnomme, a connu Auschwitz-Birkenau et revit avec ses tripes la mort qui frappait alors de façon implacable, l'amoncellement des cadavres destinés aux fours crématoires... "Huit fours qui n'arrivaient plus à suivre la cadence". Sur place, il apprend le massacre de ses parents. Sa rage de survivre ne fera que décupler. Henri est libéré par les Américains après 34 mois de souffrances indicibles. A 20 ans et comme tant d'autres, il rentre soutenu par des béquilles. Après un an de sanatorium, il reconstruit sa vie courageusement, travaille notamment en maroquinerie chez Racimora, fait partie de la Hagana en Israël, avant de revenir en Belgique. "Pendant 52 ans, j'ai ensuite connu le bonheur avec ma merveilleuse Lucienne." Malgré le deuil cruel qui le frappe, il rebondit et continue de témoigner inlassablement dans les écoles, devant les auditoires et ici au **MUSÉE NATIONAL DE LA RÉSISTANCE** où il a toujours été présent. Comme ses compagnons d'infortune Henri Kichka, Benjamin Silberberg et quelques autres rares et courageux rescapés.

"Récemment, j'ai parlé à 750 élèves en quatre jours. J'accompagne aussi des groupes à Auschwitz, et je reçois des lettres pleines d'émotion. Je continuerai jusqu'à mon dernier souffle..." affirme-t-il encore. "Le monde non juif et surtout les jeunes doivent savoir ce que l'antisémitisme et le racisme peuvent engendrer. Et quand certains élèves me demandent : "Mais Monsieur, comment avez-vous pu survivre à tout ça ?", je leur montre mon numéro sur l'avant-bras, je leur parle de mes disparus, de mon peuple décimé et aussi d'un peu de chance..." Et d'un miracle qui un jour, lors d'une mortelle "sélection", l'a fait passer "illégalement" dans la bonne file au lieu de l'autre... "Chaque fois que j'y pense, j'en ai encore des frissons".

Chil parle aux jeunes avec son cœur, à chaque visite ceux-ci sont bouleversés par son récit, mais aussi par son courage exemplaire qui l'anime. Une leçon mémorielle indispensable et exceptionnelle pour ces jeunes générations. Chil répète, qu'il témoignera "jusqu'à son dernier souffle". Le **MUSÉE NATIONAL DE LA RÉSISTANCE** tenait à saluer avec respect notre ami doté d'une force morale exceptionnelle pour avoir lutté contre la mort imminente qui chaque jour pouvait le frapper. Nous saluons aussi un ami qui ne nous a jamais laissé tomber et nous a manifesté en retour son amitié indéfectible. Chil, c'est aussi un homme au grand cœur. On peut l'affirmer, un vrai "MENSCH" ! Merci Chil, continue le combat, nous sommes à tes côtés. Longue vie à toi et à notre amitié réciproque.



Jean-Jacques BOUCHEZ
Directeur-Conservateur.

HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE INTERALLIÉE AU BOIS DE STEPENNES, COMMUNE D'ANTHISNES,

LE FRONT DE L'INDÉPENDANCE DE BELGIQUE HONORE CHAQUE ANNÉE LES VALEURS DU COMBAT CONTRE LE NAZISME

La régionale du F.I. d'Ourthe-Amblève préside annuellement la cérémonie commémorative des combattants alliés qui ont rejoint les Partisans armés qui opéraient déjà par groupes fixes et mobiles à Aywaille, Comblain-au-Pont, Fraiture, Ouffet, avec d'autres points de chutes locaux.

Chaque année, diverses régionales du F.I. réunis par la régionale du F.I. d'Ourthe-Amblève présidée par Nelly Desotter entourée de messieurs Dony et Verstraelen, accueille les représentants du Ministère de la Défense et des Ambassades américaines et russes.

Après le débarquement du 6 juin 44, les Partisans avaient orienté des combats pour faciliter la progression des Alliés en perturbant, dans des engagements difficiles et meurtriers, les regroupements allemands.

Par ailleurs, des évadés russes du Travail Obligatoire avaient déjà rejoint aussi bien l'A.S. que le F.I.

Aux Steppennes, tous les représentants de la lutte implacable contre l'hitlérisme impérialiste et criminel se retrouvent chaque année devant la stèle d'union couronnée par les drapeaux des associations patriotiques, stèle réalisée par la commune d'Anthisnes où se prononcent les discours fleuris des Bourgmestres et Echevins. De leur côté, les délégués du F.I. Ourthe-Amblève, Nelly Desotter, Luxembourg, Louise Léonard, et de l'Union de la Résistance, Roger Gillet, expriment leurs raisons de toujours témoigner pour une lutte antifasciste, qui n'est guère finie en vue de la sécurité et la paix pour les peuples soucieux de vivre ensemble.

Le Monument de Steppennes.

Inauguré en 1975, il représente un morceau de tronc de hêtre qui fut gravé par le résistant russe Evegenii DOTZENKO.

A la base de la stèle, les passants peuvent lire : *"Aux Résistants Belges, Partisans Russes, Soldats Américains ayant combattu à Anthisnes. On se souvient"*.

Notre ami René Deprez rappelle que DOTZENKO était Commissaire Politique au 9^{ème} régiment de la division d'infanterie russe. Fait prisonnier et envoyé au camp de Mülheim, il s'évade et rejoint le Front de l'Indépendance en Belgique. Il devient Commandant en second de la 26^{ème} compagnie des Partisans Armés en Ourthe-Amblève. Dans une situation difficile, il est abattu en voulant franchir la rivière. Il est inhumé à la pelouse d'honneur du cimetière de Comblain-au-pont.

Le Capitaine STEPAROV qui avait aussi rejoint le 4^{ème} régiment des Partisans avait aussi gravé ses initiales à côté des insignes de l'Armée Rouge (E.D. et STEP A). Il mourut en martyr dans les carrières de Glifomont sous les crosses de fusil et les brutalités des S.S. et des "gestapistes" belges.

Grâce à la démarche de Rodolphe Gillet, auteur des "Combattants obscurs » », le tronc de hêtre gravé a été transporté au musée de Volgograd.

A la Mémoire de Philémon Truillet.

La Mémoire de Philémon Truillet, Partisan Armé du F.I. tombé à Ellemelle le 4 septembre 44 au cours des combats de la libération fut particulièrement ravivée par les travaux historiques de Paul Walhain de l'Armée secrète de Comblain. Michel Focan et Madame Lardot, Echevine, de l'entité d'Ouffet et son Bourgmestre ont particulièrement honoré notre Partisan lors d'une cérémonie le 9 novembre 2010.

Il faut savoir que le collège d'Ellemelle avait débaptisé le Chemin d'Honchnée pour l'appeler désormais « Rue des Partisans ».

1 octobre 2011. De Comblain à Forbach :

Une autre initiative des recherches de Pol Walhain consacre la participation de la « Compagnie BENOIT » des Partisans du corps 013 qui quittent Comblain fin 44 pour rejoindre le front dans le secteur du 18^{ème} Régiment de la 17^{re} Division U.S. Elle aurait ainsi remplacé la participation du 12^{ème} régiment F.I. rappelé en France.

André Raboutot, évadé de guerre français, mécanicien spécialiste a rejoint la Compagnie Benoît. Celle-ci après une intervention en Lorraine en direction de la ville de Forbach se voit privée du Lieutenant Jules Mattot de Wépion qui sera blessé à la tête. Plus tard, c'est le brave Louis Nizet de Louvegnée qui sera tristement inhumé le long d'une église d'Outre Rhin.

Après la libération de Metz, le 22 novembre 44 en appui du 14^{ème} R.I. des US, les troupes piétinent sur place sur une longue ligne de pont allié. La compagnie Meunier (Benoît) est alors équipée par les Américains pour éviter toute confusion dans les uniformes. C'est alors que cette compagnie de P.A. a participé avec brio selon le Colonel Bongras, témoin oculaire des interventions.

Rappelons-nous brièvement qu'aux Stepennes, le Commandant Meunier dit « Benoît » était adjoint des opérations du 4^{ème} régiment des P.A. d'Ourthe-Amblève. Son commandant en second de compagnie était feu notre ami Jean Brack.

Cette brigade ainsi réorganisée à Comblain est détachée pour gagner la France répondant à un ordre du Commandement National du P.A.

Après 105 jours de siège, Forbach est enfin libérée. Elle paye un lourd tribut à l'acharnement de la défense allemande : 120 civils tués et 250 blessés, 400 maisons détruites ou fortement endommagées.

Alors la Compagnie Benoît poursuit son avancée en Alsace et à Sarrebruck, notre P.A. Emile Nizet perdit la vie. Et pourtant, lors des réparations d'après-guerre, toute intervention officielle lui fut refusée par les autorités belges en soulignant que le groupe Benoît « n'avait pas eu l'autorisation de gagner l'Alsace ». C'est tout dire !

A la cérémonie de Comblain parmi les invités officiels on remarquait Jean-Jacques Bouchez, Directeur-Conservateur du Musée de la Résistance et délégué du C.A.R., accompagné de Michelle

Nollet, Vice-présidente du Musée de la Résistance, Roger Gillet de l'Union de la Résistance Liège, de Joseph Pirlet, Président du F.I. se devaient de saluer cette brillante initiative d'hommage au F.I.

Aussi bien la délégation française conduite par le Conseiller Général et Maire de Forbach ainsi que le Colonel Gérard Bongras ont exprimé la pleine satisfaction de leur présence à Comblain-au-Pont.

Non aux faux sentiments et aux arrières-pensées d'hostilité.

Cette association de la lutte inter-alliée est plus que symbolique et confirme l'attitude du F.I. dans sa volonté d'unité d'action de tous dans la paix comme dans la guerre au nazisme.

Dans notre espérance démocratique, nous condamnons les nationalismes qui génèrent des oppositions intéressées et impérialistes entre les états.

Nous condamnons les propos égoïstes locaux comme ceux de la NVA et autre groupements de droite qui provoquent des incompréhensions et des hostilités à caractère populiste et trompeuse pour l'entente cordiale entre les communautés et régions de notre Pays.

Aussi nous rejetons totalement toutes les affirmations sans fondement de critique objective, sans la bonne volonté de conciliation salutaire.

Joseph PIRLET
Président National F.F.

22 avril 2012

JOURNEE NATIONALE du PRISONNIER POLITIQUE

en mémoire des Résistants et Résistantes de Belgique qui ont donné leur vie pour la Patrie et la Liberté du pays durant les deux guerres,

**La Fraternelle des Amicales de Camps de Concentration et Prisons nazis
et**

**La Confédération Nationale des Prisonniers politiques et Ayants Droit
de Belgique**

**commémorent le 67^{ème} anniversaire
de la libération des camps de Concentration**

à 9h15 : Hommage au Soldat Inconnu

à 10h00 : Service eucharistique à la Cathédrale des Sts Michel et
Gudule

à 14h45 : Hommage oecuménique à l'Enclos des Fusillés
Rue Colonel Bourg à Schaerbeek (Ancien Tir National)

La présence du Roi a été sollicitée.

**Tous les Belges sont chaleureusement invités à assister à ces
cérémonies.**

In Memoriam

Nous apprenons le décès de notre camarade, le Commandant d'Avi Hr Philippe Prévost, Past Président du Cercle Royal Mars et Mercure de Mons. Philippe faisait partie des compléments de Province à l'état major de la province du Hainaut.

Le Président et les membres du conseil d'administration du CROR Mons et Région présente à sa famille toutes ses condoléances.

Activités

Samedi 12 janvier 2012:

« Sur les pas de l'Empereur »

Attention !!! le versement pour cette activité est à effectuer sur le compte BE19 0011 9482 7812 du CROR de Charleroi avec la communication « Sur les pas de l'Empereur » et le nombre de personnes

Bulletin d'inscription (voir infra) à renvoyer à André Balériaux , Avenue des Chênes 29 à 6001 Marcinelle

✂ -----

Talon de réservation et d'inscription à renvoyer
chez Alain KICQ, rue de la Licorne 34 – 7022 Hyon

Tél. 065/35 42 85 – GSM 0485/13 12 01 – e-mail: alain.kicq@hotmail.be (nouvelle adresse)

Nom et prénom :

Votre e-mail :

- Verse le montant de la cotisation 2012, soit 12,50 €

- Participera à la journée Monchartourn culturel avec personne(s) OUI - NON

Je verse au compte n° BE064 0015 7243 3452 du CROR Mons la somme de€

Pour la cotisation 2012 : €

Virement effectué le Signature :

